This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

840.9
D395sc

B 977,194

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
LIBRARIES

SCEPTIQUES OU LIBERTINS

DE LA

PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIe SIÈCLE

GASSENDI, GABRIEL NAUDÉ, GUI-PATIN, LAMOTHE LEVAYER, CYRANO DE BERGERAC

PAR

JACQUES DENIS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

CAEN

TYPOGRAPHIE DE P. LE BLANC-HARDEL,

RUE FROIDE, 2 ET 4

1884

SCEPTIQUES OU LIBERTINS

DE LA

PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIe SIÈCLE

GASSENDI, GABRIEL NAUDÉ, GUI-PATIN, LAMOTHE-LEVAYER, CYRANO DE BERGERAC

PAR

JACQUES DENIS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

CAEN

TYPOGRAPHIE DE F. LE BLANC-HARDEL

RUE FROIDE, 2 ET 4

—

1884

890.9
D395sc

Extrait des Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen

68712-129

SCEPTIQUES OU LIBERTINS

DE LA

PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIe SIÈCLE

GASSENDI, GABRIEL NAUDÉ, GUI-PATIN, LAMOTHE-LEVAYER, CYRANO DE BERGERAC

Gui-Patin écrit à un de ses amis, quelques jours avant la Fronde : « M. Naudé, bibliothécaire de M. le cardinal Mazarin, intime ami de M. Gassendi, comme il est aussi le mien, nous a engagés à souper tous trois à sa maison de Gentilly, à la charge que nous ne serons que nous trois et que nous y ferons la débauche ; mais Dieu sait quelle débauche ! M. Naudé ne boit naturellement que de l'eau et n'a jamais goûté de vin. M. Gassendi est si délicat qu'il n'en ose boire, et s'imagine que son corps brûlerait s'il en avait jamais bu ; c'est

pourquoi je puis bien dire de l'un et de l'autre ce vers d'Ovide :

« Vina fugit gaudetque meris abstemius undis (1). »

Pour moi, je ne puis que jeter de la poudre sur l'écriture de ces deux grands hommes; j'en bois fort peu, et néanmoins ce sera une débauche, mais philosophique et peut-être davantage. Tous trois guéris du loup-garou et délivrés du mal des scrupules qui est le tyran des consciences, nous irons peut-être jusque fort près du sanctuaire. Je fis l'an passé ce voyage de Gentilly avec M. Naudé, moi seul avec lui tête à tête; il n'y avait pas de témoins, aussi n'y en fallait-il point; nous y parlâmes fort librement de tout, sans que personne fût scandalisé (2). »

Si nous pouvions percer le secret de ces débauches philosophiques, où Gui-Patin, Gabriel Naudé et Gassendi parlaient fort librement de tout et allaient fort près du sanctuaire, quand ils n'en brisaient pas hardiment les portes, nous connaîtrions tout un coin obscur et non le moins curieux de la Société française du XVIIe siècle. Les savants, les érudits et les médecins formaient une petite société à part, ayant sa physionomie, ses mœurs et ses opinions propres, plus conforme par son tour d'esprit aux hommes de la Renaissance qu'à ceux de cet âge. Intelligences tout

(1) Il fuit le vin et sobre n'aime que l'eau pure.
(2) *Lettres*, p. 362.

ensemble très-libres et très-serviles, leur prétention la plus commune était d'être déniaisés et de mépriser souverainement le vulgaire avec ses sottes croyances. Mais s'ils étaient fort dégagés des préjugés du peuple, ils en avaient qui leur étaient particuliers et qui tenaient à leur profession, à leurs études, à leur passion de l'antiquité. En général, leur esprit était tout d'emprunt, et leur science regardait plus vers le passé que vers l'avenir. Ils sont libertins, comme on disait alors, et l'on ne voit pas, en effet, que la foi les ait beaucoup gênés. Mais ils sont libertins à la manière de Montaigne et de Charron, doutant sans autre but que de douter et que de rire entre eux de la crédulité humaine, dont ils étaient tout fiers d'être émancipés ; avec cela, parlant plus par la bouche d'autrui que par eux-mêmes, et si pleins de textes ramassés de toutes parts, qu'ils en regorgeaient. « Tout beau Mascurat, se fait dire Gabriel Naudé par son interlocuteur Saint-Ange, tu es si plein de notions et de conceptions différentes que tu ne cherches qu'à t'en décharger ; tu ressembles à ces cuves où la vendange regorge de toutes parts.

« ... Spumat plenis vindemia labris (1). »

(1) La vendange écume (et bouillonne) à pleins bords. — Le *Mascurat*, p. 473. Voyez encore ces mots de Saint-Ange : « Enfin les sources du Nil tariraient plutôt que ton admirable polymathie. Je crois, pour moi, que si tu avais fait gageure de ne rien dire de trois jours que par la bouche d'autrui, tu en viendrais à bout, p. 487. »

A la différence de Descartes, qui semble jaloux de ne rien avancer que de lui-même, ils mettent leur esprit et leur gloire à citer; ils diraient volontiers avec Naudé que « leurs citations ne peuvent être blâmées que par ceux qui n'en pourraient faire de semblables, juxta illud : cavillari facilius est quam imitari (1). »

C'est là plus ou moins le caractère de toute une classe d'hommes, dont l'indépendance d'esprit se cache sous le voile épais de l'érudition et trop souvent du pédantisme. G. Naudé se plonge à corps perdu et avec une telle fougue dans ses bouquins, qu'à peine l'en peut-on démêler. Gui-Patin y va avec plus de discrétion et, à force d'humeur et de bon sens caustique, il n'est pédant qu'autant qu'il le fallait encore pour être un médecin de son temps, portant robe et rabat. L'érudition de Gassendi est si bien digérée, si à lui, de si bon aloi, qu'elle ne semble qu'une couverture ou un passe-port pour des doctrines assez mal sonnantes dans un prêtre. Tous les trois d'ailleurs, « peu gênés du mal des scrupules », ils sont jetés entre Montaigne et Bayle, comme pour rejoindre le XVIe siècle au XVIIIe, la Renaissance à la Révolution.

Quoique leurs débauches philosophiques soient restées couvertes d'un silence prudent, il n'est pas trop difficile de savoir quelle espèce d'idées en

(1) *Mascurat*, p. 490. Selon ce mot, il est plus facile de se moquer que d'en faire autant.

faisaient les frais. J'extrairai donc des ouvrages de Gassendi, de ceux de Gabriel Naudé, et des lettres de Gui-Patin, ce qui pourra nous éclairer à ce sujet; et pour achever la peinture du libertinage ou de l'incrédulité des contemporains de Richelieu et de Mazarin, je joindrai à ma rapide étude sur les trois amis, quelques mots sur Lamothe-Levayer et sur Cyrano de Bergerac.

Gassendi était, comme dit Tennemann, le plus savant parmi les philosophes, et le plus habile philosophe parmi les savants. G. Naudé l'appelle « l'oracle de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, de tout ce qu'il y a de meilleur dans les sciences plus relevées (1) »; et je ne doute pas qu'il ne fût plus considéré que Descartes parmi les érudits, tandis qu'il compta presque autant de disciples ou de partisans que lui parmi les hautes classes ou ceux qu'on appelait les honnêtes gens. La philosophie de Gassendi pouvait facilement s'accorder avec le scepticisme de Naudé et avec l'humeur opposante de Gui-Patin. En effet, quel est l'esprit de cette philosophie, qu'on la prenne ou dans *Les Objections contre les Méditations* de Descartes, ou dans l'exposé que Gassendi fait de la doctrine d'Épicure (*Syntagma philosophiæ Epicuri*), ou dans le système qu'il tire lui-même de cette ancienne philosophie (*Syntagma philosophicum*)? C'est le plus pur sensualisme. Toutes les idées viennent des sens, même celle de l'âme,

(1) *Mascurat*, p. 285.

même celle de Dieu ou de l'être spirituel par excellence. Il dit, à la vérité : « Je fais profession de croire qu'il y a un Dieu et que nos âmes sont immortelles. » Il prétend réfuter les dogmes épicuriens qui sont contraires à la foi chrétienne, comme il l'annonce dans le titre même de son exposé de la doctrine épicurienne (Syntagma philosophiæ Epicuri cum refutationibus dogmatum quæ contra fidem christianam ab eo asserta sunt). Mais ces réfutations, il faut l'avouer, paraissent plutôt données aux convenances du prêtre ou à la sécurité de l'auteur, qu'à la vérité (1). Non-seulement il s'efforce de démontrer que l'idée de Dieu, qu'il appelle cependant avec les Épicuriens une *prénotion ou une anticipation,* n'est pas innée, que la conception de l'infini est toute négative, et que dire d'une chose qu'elle est infinie, c'est attribuer à une chose qu'on ne comprend pas un nom qu'on n'entend pas davantage. Mais il expose avec le soin le plus attentif et une sensible complaisance les opinions d'Épicure et de quelques anciens, les plus destructives de toute religion : par

(1) Gassendi sentait bien le désaccord de ses opinions philosophiques et de la foi dont il faisait profession en sa double qualité de chrétien et de prêtre. Aussi, vers la fin de sa vie, fit-il prier Sorbière, qui avait mis du latin en français une partie de son système, d'en différer la publication. On tolérait, en latin, beaucoup de choses qui eussent fait scandale en français. Je ne nie pas qu'il n'ait vécu en bon prêtre. Il était assez fin, assez sage, assez charitable pour cela. Je n'envisage que ses doctrines, et elles me laissent de grands doutes sur sa foi.

exemple, que c'est la crainte qui a fait les dieux (Primus in orbe Deos fecit timor), que les dieux sont une invention des législateurs, qu'on a divinisé les grands hommes et les objets naturels qui sont utiles. Il accorde et détruit en même temps le consentement unanime des peuples, comme preuve que l'idée de Dieu est une prénotion naturelle de notre esprit. Voici une page qui devait singulièrement plaire à Gabriel Naudé. Après avoir rapporté l'opinion de Cicéron et d'autres anciens sur l'universalité de la religion et sur le consentement unanime des peuples à admettre l'existence de la Divinité, il ajoute pour affaiblir cette opinion : « Certains peuples de l'antiquité, au dire des historiens, furent totalement dépourvus de l'idée de Dieu, comme en Espagne et en Éthiopie, si l'on en croit le témoignage de Strabon; et l'on a trouvé dans le Nouveau-Monde des nations entières chez lesquelles on n'a observé aucune opinion, aucune croyance sur la Divinité; c'est ce qu'attestent tant les premières relations sur l'Amérique méridionale, que celles qui viennent de paraître sur l'Amérique du Nord, où se sont établis nos compatriotes. Il faut donc accorder que ce n'est pas seulement un petit nombre d'hommes, tels que ceux que Cicéron énumère, Diagoras, Protagoras, Théodore, qui sont athées; il y en a, au contraire, un très-grand nombre. Toutefois, comparé avec l'universalité du genre humain, c'est si peu de chose, qu'on doit regarder comme un monstre qu'ils ne conviennent pas avec

la multitude infinie des autres. » C'est un procédé fréquent dans Gassendi, comme dans les incrédules d'Italie du XVe et du XVIe siècle, d'affirmer et de nier en même temps : avis à ceux qui entendent.

Ainsi, l'on croirait que c'est un homme pénétré de la grandeur de Dieu qui parle, lorsqu'on l'entend dire : « Certainement Dieu est infiniment élevé au-dessus de toute compréhension ; et quand notre esprit veut s'appliquer à la contemplation de ce grand être, non-seulement il se reconnaît trop faible pour le comprendre, mais encore il s'éblouit et se confond lui-même. » Mais l'explication qu'il donne de cette confusion et de cet éblouissement est toute sceptique : « Je remarquerai en passant, dit-il, que la raison pourquoi notre esprit se confond d'autant plus qu'il augmente et amplifie davantage quelque *espèce* ou quelque idée, vient de ce qu'il dérange alors cette espèce de sa situation naturelle, qu'il en ôte la distinction des parties, et qu'il l'étend de telle sorte et la rend si mince et si déliée, qu'enfin elle se dissipe et s'évanouit. » L'idée de Dieu est donc d'autant plus vide d'objet ou de réalité, qu'elle paraît plus infinie ; et il n'est pas étrange qu'elle ne laisse dans notre esprit qu'une sorte d'aveuglement.

Gassendi a donc recours à la foi pour établir la certitude de l'existence de Dieu ; mais l'on sait ce que cet appel à la foi veut dire dans un philosophe, surtout lorsque ce philosophe répète après Epicure : « On est impie, non point pour anéantir les

Dieux du peuple, mais pour appliquer les opinions du peuple à la divinité; tout ce que le vulgaire rapporte de la divinité est fondé non sur des prénotions naturelles et vraies, mais sur de fausses conjectures. »

C'est encore à la foi que Gassendi en appelle pour assurer l'existence de l'âme. « Que la foi nous fasse donc luire sa lumière pour nous apprendre qu'il y a dans chaque homme une âme raisonnable et immortelle, créée par Dieu et unie par lui avec le corps. » Tous les raisonnements sont vains pour établir fermement cette vérité; « il ne manque pas de docteurs, comme Duns Scot et Caiétan, qui, tout en admettant comme bien trouvées et industrieusement construites (congruas) les raisons par lesquelles on prouve l'immortalité de l'âme, soutiennent que ces raisons pourtant ne sont pas convaincantes ni démonstratives. » Au fond, Gassendi n'est pas moins matérialiste que son maître Epicure ou que son contemporain Hobbes, et, comme philosophe, il n'admet pas d'âme incorporelle, autrement dit, d'âme. Mais ne pouvant, en sa qualité de prêtre, enseigner le matérialisme cru, il imagine la doctrine la plus anti-métaphysique qui se puisse concevoir, mais qui avait le double avantage de le mettre en règle avec la foi et d'inviter les lecteurs à chercher sa vraie pensée : c'est l'hypothèse d'une âme qui est à la fois une et composée de deux substances, l'une matérielle et qui doit périr, l'autre incorporelle et impérissable. Toutes

les fonctions autres que l'entendement appartiennent à l'âme corporelle qui n'est que la partie la plus pure et « la fleur » du sang. L'entendement est ce qu'il y a dans l'âme d'immatériel et d'immortel (1). Mais comme, après tout, l'entendement ne fait que combiner les matériaux fournis par les sens et conservés par la fantaisie ou imagination, on ne voit aucune nécessité qu'il diffère en nature de la sensation, de la mémoire, de la fantaisie, qui sont toutes fonctions corporelles, et il paraît bien être simplement, comme Gassendi le dit en termes formels dans ses objections à Descartes, « la partie la plus subtile, la plus pure et comme la fleur de l'âme », qui n'est elle-même, comme nous venons de le voir, que la fleur du sang. Que deviennent alors l'immatérialité et l'immortalité ? Lorsque je vois Gassendi grossir la liste de ceux qui rejettent l'âme immortelle de Socrate, d'Aristote, des Cyniques, des Stoïciens (2),

(1) Gassendi semble d'accord dans cette hypothèse avec les plus grands métaphysiciens de l'antiquité, Platon et Aristote, qui admettent, eux aussi, que tout ce qui dans l'âme n'est point le Νοῦς procède de la matière. Mais outre que l'explication que Gassendi donne de l'entendement est toute matérialiste, il ne me paraît pas qu'Aristote ni Platon admettent de vraies parties et rien de matériel dans l'âme en tant qu'âme. Les facultés procédant de la matière s'ajoutent seulement à l'âme comme accessoires par suite de son union avec le corps.

(2) Je ne sais sur quoi Gassendi se fonde pour ranger Socrate parmi ceux qui repoussent l'immortalité de l'âme. L'opinion d'Aristote est fort obscure et équivoque sur ce point. On ne peut dire au juste ce qu'en pensaient les

j'ai peur qu'il ne le fasse pour renforcer le parti d'Épicure, parce que ce parti est le sien.

Aussi parle-t-il de la mort exactement comme Épicure. On doit toujours tempérer le désir de vivre que la nature nous a donné, selon les prescriptions mêmes de la nature, et adoucir, en y consentant volontiers et doucement, les destinées que rien ne saurait fléchir, et qui entraînent de force ceux qui s'y refusent. Il n'y a pas d'autre moyen de passer tranquillement et sans inquiétude ce peu de vie qui nous est octroyé, que de nous prêter facilement à la nature, de ne vouloir pas nous-mêmes ce qu'elle ne veut pas, mettant la fin de la vie parmi ses fonctions, et nous disposant de telle sorte que nous puissions dire, à l'approche de la mort : « J'ai vécu et j'ai fourni, ô Nature, la carrière que tu m'avais assignée :

Vixi et quem dederas cursum, Natura, peregi (1).

Tu m'appelles, me voici ; tu me redemandes le dépôt que tu m'avais confié, je te le rends de bon cœur ; tu m'ordonnes de mourir ; je meurs sans révolte. » Gassendi était bien, comme le dit Gui-

Cyniques. Les Stoïciens avaient une doctrine particulière, à l'exception de Panétius, qui repoussait nettement toute immortalité. Ils admettaient que les âmes, au moins celles des bons, survivaient au corps jusqu'à l'ἐκπύρωσις, c'est-à-dire jusqu'au moment où les âmes qui sont de nature ignée (Igneus ollis vigor) rentrent et s'absorbent en Dieu ou dans le feu primordial.

(1) *Énéide*, IV, 653.

Patin, un épicurien mitigé, c'est-à-dire intelligent. Il vécut doucement et sans inquiétude ; et lorsque la dernière heure fut venue, lorsque Gui-Patin, son médecin et son ami, lui donna à entendre qu'il n'y avait plus de remède, et lui dit de mettre ordre à ses affaires, il leva gaiment la tête et lui dit à l'oreille :

Omnia præcepi atque animo mecum ante peregi (1).

Gassendi n'était donc guère croyant malgré sa prêtrise, et ses disciples lui ressemblèrent. Sorbière, qui était huguenot, se fit catholique pour avoir des bénéfices, parce que sans doute il ne tenait pas plus à une communion qu'à l'autre (2). Chapelle ne connut d'autre Dieu que le plaisir; et l'on ne saurait trop dire à quelle religion appartenait Molière ; mais on peut affirmer, dans tous les cas, que ce n'est pas un croyant qui aurait jamais eu assez de hardiesse ni l'esprit assez libre pour écrire le *Tartufe* et certaines scènes de *don Juan.* Quant à Saint-Évremont et à Cyrano de Bergerac, l'un était parfaitement indifférent à toute chose, excepté au plaisir, et l'autre, comme nous le verrons, se montra hostile à toute croyance religieuse. Ajoutons à cette courte appréciation de Gassendi

(1) Lettres de Gui-Patin, p. 446. — Le sens de ce vers de l'*Énéide* (IV, 105), est en gros. « J'ai tout prévu ; j'y suis dès longtemps préparé », mais la force des mots *præcepi*, *peregi* est incomparable et ne peut guère se rendre en notre langue.

(2) C'est du moins l'opinion de Gui-Patin.

et de son influence, qu'il fallait que la doctrine d'Épicure, expliquée par lui et mise en français par son disciple Bernier, exerçât un certain empire sur beaucoup d'esprits, pour qu'il vînt à la pensée de Fénelon de la réfuter comme une doctrine contemporaine et toujours vivante (1).

Gassendi était libertin par un dogmatisme opposé au spiritualisme chrétien ; Gabriel Naudé le fut par érudition et par indifférence en matière religieuse. Toutes les religions ne lui paraissaient que des inventions humaines à l'usage des politiques pour mener le peuple ; à cet égard, elles sont bonnes ; et, d'ailleurs, elles sont curieuses à connaître comme variétés de l'humaine sottise. Je ne dirai pas, comme Gui-Patin, que c'est à Rome où il avait demeuré douze années, dans la demi-domesticité et la familiarité de deux cardinaux (2), qu'il avait appris cette belle indifférence. Gabriel Naudé était, je crois, irréligieux, ou plutôt non-religieux de tempérament; et, de plus, il avait eu pour professeur de rhétorique un certain Belurget qu'il estimait fort, et *supra modum* (3), nous dit Gui-Patin, et voici les leçons qu'il en avait reçues : « Belurget ne se souciait d'aucune religion, fesait un état extraordinaire de deux hommes de l'antiquité, qui ont été Homère et Aristote, se moquait de la Sainte-Écriture, surtout de Moïse et des pro-

(1) C'est ainsi seulement que je m'explique le chap. III de la 1re p. du *Traité de l'Existence de Dieu.*

(2) Lettres de Gui-Patin, p. 351.

(3) Au-dessus de toute mesure.

phètes, haïssait les juifs et les moines, n'admettait aucun miracle, prophétie, vision, révélation, se raillait du purgatoire qu'il appelait *chimæra bombinans in vacuo et comedens secundas intentiones* (1), disait que les plus sots livres du monde étaient *La Genèse* et *La Vie des Saints*, et que le ciel était une pure fiction. Il faisait grand état d'un passage de Sénèque :

> Quæ nobis inferos faciant terribiles,
> Fabula est ; luserunt ista poetæ
> Ut vanis nos agitarent terroribus (2).

On lui demandait un jour, sur quelques mots qu'il avait lâchés, de quelle religion il était ; il répondit qu'il était de la religion des grands hommes de l'antiquité, Homère, Aristote, Cicéron, Pline, Sénèque, dont il faisait grand état pour un chœur *in Troadibus*, qui commence par ces mots :

> Verum est an timidos decepit fabula,
> Umbras corporibus vivere conditis (3)? »

Voilà certes un instituteur de la jeunesse bien

(1) « Chimère bourdonnant dans le vide et se nourrissant de creuses abstractions. » L'esprit, en s'appliquant (intendens se) aux idées particulières, forme des idées abstraites, d'où il peut tirer des idées plus abstraites encore, et, par conséquent, plus éloignées de la réalité : ce sont les *secundæ intentiones*.

(2) Ce qui nous rend les enfers terribles n'est que fable; ce sont des jeux de l'imagination des poëtes pour nous agiter de vaines terreurs.

(3) Est-ce une vérité (ou n'est-ce qu'une fable pour tromper

choisi, et qui faisait un bel usage de sa connaissance de l'antiquité. Il n'était pas, sans doute, le seul de son espèce, les sceptiques n'étant point rares, au XVIe siècle, parmi les gens instruits; tandis que les uns penchaient vers la Réforme, beaucoup d'autres étaient devenus complètement païens, tant ils étaient enivrés de la littérature antique.

Naudé retint les leçons de son maître, et comme dit Gui-Patin,

Qui viret in foliis venit e radicibus humor (1).

Seulement il était plus prudent et plus discret. Il répétait souvent qu'il faut faire, comme les Italiens, bonne mine sans bruit, et prendre pour devise : Intus ut libet, foris ut moris est (2). Son indifférence se manifeste partout. Ainsi, dans son *Avis pour dresser une bibliothèque*, il veut qu'on ait sur chaque matière controversée le pour et le contre, afin d'entendre toutes les parties. Les hérétiques donc marcheront à côté des orthodoxes; à côté des anciens qu'il vénère, il n'oublie point les modernes qui lui suggèrent toutes les conceptions imaginables et surtout qui lui ôtent l'admiration, ce vrai signe de notre faiblesse. Il s'élève

les esprits timides) que les âmes vivent encore quand les corps sont ensevelis ? — *Lettres de Gui-Patin*, p. 351.

(1) *Lettres de Gui-Patin*, p. 351. — Les sucs humides qu'on voit verdir dans les feuilles, viennent de la racine.

(2) Au dedans, comme il vous plaît, au dehors, selon la coutume.

avec force contre les préventions exclusives en fait de livres, « comme si ce n'était pas d'un homme sage et prudent de parler de toute chose avec indifférence. » Il se garde donc d'omettre à la fin de cet *Avis* sa conclusion favorite, à savoir « le bon droit des Pyrrhoniens fondé sur l'ignorance des hommes. » Naudé voudrait bien attaquer le christianisme, moins comme opinion fausse que comme opinion dominante et exclusive, qui peut gêner la curiosité et l'indépendance de la pensée. Mais il a trop de prudence et de circonspection pour lui porter des coups directs ; il ne l'atteint qu'obliquement et sans avoir l'air d'y toucher. Sainte-Beuve a caractérisé ingénieusement cette méthode indirecte et sournoise en y appliquant un mot du Mascurat. Après avoir énuméré longuement et comme un admirateur, toutes les Académies d'Italie, voilà qu'à la fin, citant un mot de Pétrone, il montre que ces gymnases littéraires ne servent au fond de rien, que les vrais grands écrivains y sont antérieurs, et que les bons esprits vont à ces nouvelles Académies, comme les belles femmes au bal, sans chercher d'autre profit que d'y passer agréablement le temps et de s'y faire voir et admirer. Sur quoi l'interlocuteur un peu surpris du revers : « Tu fais justement, dit-il, comme ces vaches qui attendent que le pot au lait soit plein pour le renverser (1). » Voilà en bon français la méthode de Naudé.

(1) Mascurat, p. 87.

L'ironie sournoise, narquoise et un peu grosse est son procédé de prédilection. Ainsi à propos de l'Alcoran, dont les paroles, dit Mascurat, sont très-belles et très-bonnes, quoique la doctrine soit mauvaise, Saint-Ange, son interlocuteur, se récrie, et Mascurat reprend : « Si tu me demandes ce qu'il me semble, je te dirai ingénument qu'il est impossible de connaître quelle est la religion des Turcs, soit pour la foi ou les cérémonies, par la seule lecture de l'Alcoran, tout de même (sans comparaison toutefois) qu'un homme qui n'aurait lu que le Nouveau-Testament, ne pourrait jamais connaître le détail de la religion catholique, vu qu'elle consiste en diverses règles, cérémonies, établissements, institutions, traditions et autres choses semblables, que les papes et les conciles ont établies de temps en temps et pièces après autres, conformément à la doctrine contenue *implicite* ou *explicite* dans le dit livre (1). » Après ce rapprochement passablement hardi et irrespectueux, Mascurat ou Naudé continue tranquillement et comme si de rien n'était : « Et, en effet, si je n'eusse eu recours à Postel et à Baudier (2), je ne serais pas plus savant que toi, qui n'as jamais lu l'Alcoran, dans les cérémonies de la religion

(1) Mascurat, implicitement ou explicitement, p. 265.

(2) Postel est un savant du XVIe siècle, qui avait beaucoup vécu dans l'Orient et qui mêlait une assez forte dose de folie à beaucoup de connaissances. Je ne connais pas Baudier.

Turquesque (1). » Mais c'est bien de cela qu'il s'agit: Naudé a décoché son trait et fait coup double contre l'islamisme et le christianisme; c'était le principal pour lui; et il passe, courant aussitôt se cacher dans son pédantisme, pour faire oublier sa témérité et son irrévérence. Tantôt Mascurat, pressé par son interlocuteur sur les questions religieuses, a l'air de se récuser et de renvoyer aux docteurs, mais non sans avoir lâché quelque impertinence, témoin ce bout de dialogue : « Pour boire, je le ferai très-volontiers, mais ce sera plutôt à toi qu'à un hérétique clavelé tel qu'était de Bèze. — Tu devrais dire plutôt comme moi : *Père éternel* et *Agimus*, soyez tous deux les bien venus. — Peut-être le dirais-je, si tu pouvais me montrer que les huguenots sont mieux fondés à la Sainte-Écriture que les Anabaptistes, et ceux-là que les Sociniens de Pologne ou les Indépendants d'Angleterre. Mais si toutes ces sectes, outre qu'elles sont différentes les unes des autres, ne s'accordent même pas entre elles (2), j'aime mieux m'en tenir à l'admirable union qui a toujours été entre les catholiques, que de prendre un nouveau parti qu'il me faudrait peut-être changer d'un jour à l'autre. — Brisons là; car cette matière est plus séante à MM. nos maîtres de Sorbonne qu'à toi et à moi qui n'irions pas loin, sans rencontrer quelque écueil (3). » Tantôt il feint de se soumettre

(1) *Mascurat*, p. 266.
(2) Sans doute *avec elles-mêmes*.
(3) *Mascurat*, p. 181.

en matière d'interprétation à l'Eglise qu'il ne se fait pas faute d'égratigner en passant. Au sujet du *Sermon d'État, prêché à Saint-Germain,* dans lequel on alléguait l'écriture pour apprendre aux rois qu'ils peuvent avoir des favoris, et aux favoris qu'ils peuvent tuer ou empoisonner qui bon leur semble pour arriver à la faveur du maître : « Je ne pense pas, dit Saint-Ange, qu'on puisse établir une telle doctrine sur la Sainte-Écriture. — Si tu ajoutes, *bien entendue,* reprend Mascurat, je suis de ton côté ; mais faute de suivre l'interprétation que la seule Église catholique donne à ces livres sacrés, ils sont souvent cause de beaucoup de désordres (1), tant ès mœurs à cause du *Livre des Rois* et autres pièces historiques du *Vieux Testament,* qu'en la doctrine laquelle est bien embrouillée dans le *Nouveau*, et par les épîtres de saint Paul principalement; Mare enim est scriptura divina, habens in se sensus profundos et altitudinem propheticorum ænigmatum, comme disait saint Ambroise (2). »

L'indépendance religieuse de Naudé se trahit à chaque instant par un défaut de respect, qui égale déjà celui de Voltaire, ou par des allusions, des comparaisons, des anecdotes plus ou moins plaisantes. Par exemple, Saint-Ange disant :

(1) Témoin les sectaires d'Angleterre ; témoin, un peu auparavant chez nous, les sectaires de la Ligue, pour ne point citer certaines bulles des papes.

(2) *Mascurat*, p. 145. — Car l'Écriture est une mer qui a des sens profonds et les abîmes des sens prophétiques.

« Jamais le pieux Samson ne défît si facilement les Philistins, que tu détruis toutes les objections que l'on peut faire contre le cardinal Mazarin. — Au moins, lui réplique Mascurat, n'est-ce pas avec une mâchoire d'âne (1). » Ailleurs Saint-Ange prend le mathématicien Mahomet pour le faux prophète et s'emporte contre lui en bon chrétien : « Je loue grandement ton zèle, lui dit ironiquement Mascurat ; mais il ne laisse pas d'être aussi indiscret que celui des habitants de Brisighelles, lesquels faisaient chanter en leurs églises Pascha nostrum *Brisighellatus est* Christus, de crainte que ceux d'Imola, qui étaient en différend avec eux, ne prissent avantage de ce que l'on chantait ailleurs *immolatus* est Christus. Il en est ainsi de toi ; car ce Mahomet n'est pas le faux prophète, mais un mathématicien (2). » Les rapprochements de ce genre inattendus, bizarres ou piquants sont assez nombreux dans les ouvrages de Naudé. L'esprit y est ; il n'y manque que la pointe et la légèreté, et surtout ils auraient besoin de n'être pas enfouis et perdus dans un pot-pourri in-quarto, où l'on trouve tout à propos du cardinal Mazarin, académies, histoire du burlesque, histoire du genre macaronique, inscriptions, discus-

(1) *Mascurat*, 383. — Ce mot est-il l'origine de l'anecdote de Voltaire et de Piron?

(2) *Idem*, p. 220. — Les habitants de Brisighelles entendent immolatus est Christus (*le Christ immolé*) comme si c'était le *Christ d'Imola*. Ils veulent donc aussi avoir leur Christ, le Christ de Brisighelles.

sions sur les sorciers : que peut-on dire qui n'y soit pas ? On croirait lire un perpétuel coq-à-l'âne.

Au lieu d'attaquer le sentiment religieux en lui-même, Naudé l'attaque dans les superstitions qui y touchent, mais qui n'y tiennent pas essentiellement, quoique de nos jours on les ait déclarées les ouvrages avancés et les boulevards de la religion. Il n'oserait donc toucher le cœur même de la place ; il n'en entame que les abords. Cela tient encore à la tactique oblique, qui lui est commune avec presque tous les sceptiques du XVIe et du XVIIe siècle. Mais il se montre ici très-net et très-résolu. Ce n'est pas qu'il abandonne tout à fait sa prudence et qu'il déclare catégoriquement que « le moyen de n'être pas trompé continuellement est de ne croire ni prédictions, ni miracles, ni visions, ni révélations (1) », comme il faisait dans ses conversations avec Gui-Patin et quelques autres intimes. On peut même regarder comme une hardiesse extraordinaire chez lui d'avoir écrit : « Quoique les anges et les diables ne diffèrent en rien de nature, nous représentons toutefois les premiers, parce qu'ils nous sont favorables, avec une beauté si excellente, qu'elle donne lieu à la comparaison *beau comme un ange ;* au contraire, nous donnons aux derniers, à cause qu'ils sont taxés de nous faire du mal, des nez crochus, des griffes pointues, des yeux rouges et enflammés, des cornes et autres laideurs semblables, à l'occa-

(1) *Lettres de Gui-Patin*, p. 351.

sion desquelles nos anciens poëtes ne les nomment pas autrement que les mal-faits (1)..... N'est-ce pas en conséquence de cette haine que nous lisons dans un livre apocryphe de *Vita et origine Pilati,* qu'il tua son frère, qu'il égorgea le fils d'un roi d'Angleterre, et qu'à la fin il fut homicide de soi-même? Ne disons-nous pas aussi avec l'auteur du *Fortalitium fidei* (III), que les juifs ont commis mille méchancetés et enseigné mille folies auxquelles toutefois ils n'ont pas songé (2)? » Naudé borne en général son audace à discuter et à repousser comme des inepties et des fables, l'alchimie, la magie, l'astrologie, la sorcellerie et toutes ces prétendues sciences occultes qui ne sont qu'ignorance et imposture : audace bien modeste, à ce qu'il semble d'abord, mais qui portait plus loin qu'on ne serait tenté de le penser. La théologie n'admettait-elle pas comme réelles ces sciences vaines? N'en faisait-elle pas des œuvres du diable? N'avait-elle pas condamné, il n'y avait pas longtemps, Campanella comme trop savant et trop universel pour ne s'être pas servi du diable, ce maître de Luther et de Calvin (3)? N'a-t-elle pas toujours enseigné et n'enseigne-t-elle pas encore dans ses livres de théologie morale l'absurde et ridicule théorie des incubes et des succubes? Supprimer ces sciences menteuses, c'était retran-

(1) Li maufé (malefacti), li maufès (malefactus).
(2) *Mascurat*, p. 143.
(3) *Idem*, p. 331.

cher en partie le royaume du diable, et, par conséquent, celui des exorciseurs, des inquisiteurs et des brûleurs d'hommes. Naudé n'ose pas se prononcer formellement contre toutes les *possessions*, ni dire de tous les possédés ce que Marescot, un des premiers médecins de Paris, avait dit d'une possédée du temps : ficta multa, a natura plurima, a dæmone nulla (1), ce qui avait fait passer ce sage médecin pour un athée. Mais il voudrait que MM. les évêques et les juges ne procédassent pas si légèrement à l'examen de ceux et de celles qui, la plupart du temps, ne sont possédées que de malice et de maladie (2). Quant à la sorcellerie, aux voyages des sorciers à travers les airs pour se rendre au Sabbat, il déclare sans réserve que ce sont des contes ridicules (3); et nonobstant les décisions et la jurisprudence des parlements de son époque, il déplore que ces opinions, contraires aux règles de la bonne philosophie, contraires aux sentiments des anciens Pères de l'Église, contraires aux anciennes maximes et aux anciens arrêts des Parlements et de la Sorbonne (4), aient corrompu les esprits et se soient généralement répandues par le fait de livres absurdes, tels que

(1) *Mascurat*, p. 242. — Il y a dans le fait de cette possédée (Marthe Bossier) beaucoup de fourberie, plus encore de phénomènes naturels (ou physiologiques), rien qui vienne du démon.

(2) *Idem*, p. 242.

(3) *Id.*, p. 245.

(4) *Id*, p. 250-252.

le *Formicarum nidor* et le *Malleus maleficorum* (1), dont il traite les auteurs avec le plus souverain mépris. Et le brave Naudé, dans l'indignation de son bon sens, touche presque à l'éloquence, ce qui ne lui est pas ordinaire. « On se prévaut, écrit-il, de la confession des coupables, ce qui est justement établir ce qu'il faudrait prouver. Car tu estimes cette confession vraie (2), et moi, je la maintiens fausse, c'est-à-dire conforme à l'imagination qu'ont ces pauvres malades d'avoir été au Sabbat et d'y avoir fait des choses du tout impossibles. Quand un phrénétique crie qu'il voit des diables, des armées, des combats, des lions, des incendies, on ne le croit point. Quand un hypocondriaque, après avoir raisonné pertinemment de mille choses, *cætera sanus* (3), veut persuader qu'il est Dieu le Père, un ange, un roi, le mari de quelque princesse, un lièvre, une cruche, on se moque de lui. Quand une belle et grosse fille,

Jam matura viro, jam plenis nubilis annis (4),

se plaint d'avoir quelque homme noir qui la suit, de voir des diables, d'entendre du bruit à la maison, d'être entourée de fantômes, on dit en se moquant d'elle que son pucelage l'étouffe. Si l'on

(1) Les auteurs de ces ouvrages sont, aux yeux de Naudé, des idiots qui débitent de sots contes.

(2) C'est Mascurat qui s'adresse à Saint-Ange.

(3) Sensé pour tout le reste.

(4) Déjà mûre pour le mariage et en pleine nubilité.

parle que des esprits ou follets ou sérieux reviennent dans une maison, on répond communément que la maîtresse ou la servante sont amoureuses. Et pourquoi donc brûler une pauvre femme qui, par maladie, par sottise, par force ou autrement, confesse d'avoir été portée en moins de rien sur un bouc, sur une fourche ou sur un balai, à des assemblées, tantôt éloignées de cent lieues, tantôt proches de leur village, où elles auraient fait mille extravagances puériles, ridicules, impossibles, et qui mériteraient mieux qu'on les fît panser ou enfermer aux petites-maisons, que non pas de les exterminer, comme on fait, par le feu ou par la corde (1)?..... » Naudé revient fréquemment sur cet ordre d'idées, dans ses divers ouvrages, aussi bien dans l'*Instruction à la France sur les Roses-Croix* que dans l'*Apologie pour tous les grands hommes qui ont été accusés de magie*, etc.

En résumé, sa pensée fondamentale est que « qui pourrait établir dans le monde l'incrédulité jusqu'à un certain point, en chasserait bien de la folie, et que le nerf de la sagesse est de ne point

(1) *Mascurat*, p. 347-350. — Nous voyons par une lettre de Gui-Patin, postérieure de quelques années à Gabriel Naudé, que le Parlement de Paris était enfin revenu au bon sens. « Il y a quelque temps que je vous parlais de certaines personnes accusées de sorcellerie qui apparemment seront renvoyées hors de cour et de procès. Il y a longtemps que beaucoup de juges pèchent grièvement sur le fait de ces pauvres malheureux sorciers. Le Parlement de Paris n'en reconnaît plus. » *Lett.*, p. 513.

croire témérairement (nervus enim sapientiæ est non temere credere) (1). » Il semble se ranger tout à fait à cet axiome, qu'il cite volontiers et qu'il emprunte aux jurisconsultes : « Idem judicium de iis quæ non sunt et quæ non apparent (2) », c'est-à-dire que ce qui ne peut être saisi par les sens est comme non avenu et mérite d'être jugé comme s'il n'existait pas. Il y aurait de l'injustice, je crois, à l'accuser d'être athée ; mais il est bien près de l'être dans son aversion des choses surnaturelles ; et il paraît avoir senti lui-même qu'on pourrait lui reprocher une incrédulité outrée, quand il se fait dire par Saint-Ange : « Prends garde que tu ne t'acquières un des principaux noms de l'antéchrist, que le prédicateur de saint Benoit disait l'autre jour devoir être *Nego* (3). »

Je ne sais pourquoi M. Bouillier range Gui-Patin, l'ami de Naudé, au nombre des athées. C'est un bien gros mot, appliqué à un si charmant esprit. Il y a certes dans ses *Lettres* plus qu'il n'en fallait à certaines époques pour vous faire brûler vif, mais on n'y rencontre pas un seul mot contre le principe des religions en général, ni contre celui du christianisme en particulier. Gui-Patin semble s'être dépeint lui-même dans ce portrait d'un avocat de son temps : « M. l'avocat Lechas-

(1) *Mascurat*, p. 105.

(2) *Idem*, p. 360.

(3) *Nego* (je nie) rappelle le mot du diable dans la *Divine Comédie :* et moi aussi, je suis logicien.

sier était un vieux frondeur, bon gaulois, homme de bien, mais âcre et fantasque... vieux chrétien, mais ennemi juré des fourberies de Rome. » Son caractère droit et entier, son humeur railleuse, son esprit frondeur, le portaient naturellement du côté de l'opposition. Aussi est-il de toutes les oppositions en matière religieuse : gallican contre la cour de Rome, janséniste contre les Jésuites, aux trois quarts protestant contre les catholiques, et par dessus tout franc gaulois, haïssant mortellement tout ce qui sent l'hypocrisie et l'imposture. « Hélas ! s'écrie-t-il, que le monde est méchant et dépravé ! J'ai pitié du genre humain, quand je vois tant de fourberies. Populus, lex, rex, grex, mundus omnis facit histrioniam..... Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (1). »

Gui-Patin a un certain nombre de bêtes noires, Mazarin, les chirurgiens qui voulaient se délivrer de la dépendance des médecins, les apothicaires, les partisans de l'antimoine, les moines et les jésuites. Mais ce qu'il hait le plus, ce sont les jésuites et les antimoniaux, et je crois qu'il aurait été fort embarrassé pour donner la préférence aux uns ou aux autres. Il a contre tout le clergé régulier les préventions séculaires de la France, et ces préventions sont portées chez lui jusqu'à la fureur

(1) *Lettres*, p. 307. — « Le peuple, le roi, la loi, la foule, tout le monde joue la comédie..... Il n'est personne qui fasse le bien, non, pas un seul. » Je ne sais à qui est empruntée la première partie de cette citation. La seconde est empruntée aux livres Saints.

contre l'ordre nouveau qui aspirait à dominer non-seulement dans le clergé, mais encore dans les affaires laïques et dans les cours. Il a peine à écrire une lettre sans décocher quelque sarcasme contre « les carabins d'Ignace », contre le « pecus loyoliticum » (1), contre « cette milice et ces janissaires du pape », contre « ces brouillons et ces bourreaux de la chrétienté. » Ce n'est pas qu'il ait beaucoup plus de goût pour le reste des religieux ; seulement il se contente de les railler en toute rencontre et d'en rire avec un esprit intarissable. Je ne crois point, par exemple, que la veine gauloise ait jamais rien produit de plus vif et de plus parfait que ce morceau contre les chevaliers-moines de Malte. « Les chevaliers de Malte sont gens fort simples, fort innocents et fort chrétiens : gens qui n'ont rien de bon que l'appétit, cadets de bonne maison, qui ne veulent rien savoir, rien valoir, mais qui voudraient bien tout avoir. Au reste, gens de bien et d'honneur, moines d'épée qui ont fait trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance : pauvreté au lit ; ils couchent tout nus et n'ont qu'une chemise à leur dos ; chasteté à l'église où ils ne caressent point les femmes ; leur troisième vœu est obéissance à table ; quand on les prie d'y faire bonne chère, ils le souffrent ; ils mangent, après qu'ils sont saouls, une cuisse de perdrix, puis du biscuit en buvant par dessus du vin d'Espagne,

(1) Le troupeau de Loyola.

du rosolio ou du popolo avec des confitures ou de la pâte de Gênes, et tout cela par obéissance. O sanctas gentes (1)! »

Gui-Patin ne plaisante pas toujours, et lorsqu'il vient à penser aux fourberies des jésuites et en général des ordres religieux pour s'enrichir, il ne forme plus qu'un vœu. « Que ce serait un beau déblai, si l'on mettait sur des bateaux tous ces moines, moineaux et moinillons avec les moinettes, et qu'on les envoyât cultiver le purgatoire dans les îles de l'Amérique, ou bien à la Mozambique, dont les habitants n'ont jamais vu d'oiseaux de tel plumage! Ce serait le vrai moyen de décharger la France de tant de bouches inutiles et de tant d'hommes oiseux, *quorum numerus est innumerus* (2). » Cette idée lui plaît, et il y revient trois ou quatre fois dans ses lettres. Quoi de plus plaisant en effet et de plus simple, que d'envoyer moines, moineaux et moinettes, convertir les sauvages, défricher les savanes et « chercher à sa source cet or qu'ils aiment tant (3) » malgré leur

(1) *Lettres*, p. 336. — O les saintes gens!

(2) *Lettres*, p. 280. — Dont le nombre est innombrable.

(3) *Idem*, p. 306. — On lit encore p. 314: On dit ici que les jésuites ont fait une grande conquête dans l'Amérique méridionale au-dessus du Rio de la Plata, qu'ils se sont rendus là maîtres d'un pays tout entier jusqu'ici inconnu et de nul abord, et qu'ils y vont ériger un grand empire. Mais qui en sera le roi? *An Deus, an papa?* Ou leur Père général? Je voudrais que toute l'espèce et tous les individus, et les moines et les moineaux et les moinillons y fussent tous dans l'eau jusqu'au cou. Ah! qu'ils seraient bien là! Ah! le beau

vœu de pauvreté? D'ailleurs, Gui-Patin n'attaque jamais le clergé proprement dit, à l'exception du pape et des cardinaux, mais uniquement à cause de leur ambition et de leur cupidité. Le pape a trop de pouvoir en France, et il est le chef (on ne disait pas encore le roi) de toute cette gent encapuchonnée que Gui-Patin considère, non sans raison, comme le fléau des États et de la chrétienté. C'est pour cela que Gui-Patin a pris l'Italie en haine. « Elle est le pays de Merlin Coccaie, patria diabolorum. L'Italie est un pays de vérole, d'empoisonnements et d'athéisme, de juifs, de renégats et des plus grands fourbes de la chrétienté. Tout y est plein de moinerie et d'hypocrisie. Tout cela fait que jamais je n'irai (1). » Quant aux cardinaux, voici ce qu'il en pense : « Un moine m'a autrefois appris la définition d'un cardinal ; me permettrez-vous bien de vous la dire? Est animal rubrum, callidum et rapax, capax et vorax omnium beneficiorum (2). Faites-moi la faveur de m'en donner une meilleure, si vous le savez (3). »

Les abus le poussent bien près du protestantisme. Il admire le livre de Saumaise sur la *Primauté du pape,* et, parlant d'un ouvrage du même

déblai de chétive marchandise! Que l'Europe serait heureuse ce jour-là!

(1) *Lett.*, p. 453.

(2) C'est un animal rouge, rusé, rapace et vorace, capable de dévorer tous les bénéfices.

(3) *Lett.*, p. 381.

genre que Blondel, un autre protestant, venait de publier, il raconte qu'un évêque lui a dit qu'on ne répondait jamais à de pareils livres, parce qu'on ne le peut pas. Il incline donc fortement à croire que la primauté de l'évêque de Rome n'est pas essentielle et nécessaire à l'Église. A plus forte raison, ne peut-il supporter le dogme nouveau de l'infaillibilité du pape. « Le Parlement, dit-il, a donné un arrêt sévère contre une thèse de théologie, dans laquelle on voulait faire passer comme un article de foi cette prétendue infaillibilité du pape, contre laquelle M. Talon fit merveille au Parlement (1). » L'infaillibilité ! comme si le pape n'était pas un homme sujet comme les autres à la maladie et aux dérangements du cerveau ! « Quelques-uns disent, écrit Gui-Patin, que notre saint Père le pape est hydropique, de sorte qu'il a deux mauvaises pièces dans son sac, savoir le foie et la tête ; car on dit qu'il perd l'esprit. Dans ce cas, le Saint-Esprit est mal logé. Mais les canonistes d'Italie et les révérends Pères de la Société y pourront trouver quelque échappatoire (2). » Le bruit court qu'il s'est élevé quelques difficultés entre le pape et le roi : Gui-Patin en bondit de joie. « Le roi revient particulièrement pour aviser aux propositions du pape, et il y a grande apparence que nous allons nous brouiller avec Rome ; et même, comme on parlait de ces affaires, M. le Garde des

(1) *Lettres*, p. 67.
(2) *Id.*, p. 468.

sceaux a dit que bientôt l'on verrait quel pouvoir le roi avait en France. En ce cas là, on fera ressusciter le Richérisme (1) en Sorbonne, et on rognera les ailes au prétendu pouvoir du pape en France : ce qui est fort raisonnable (2). » Mais la joie de Gui-Patin dura peu : bientôt, il fut forcé de se rappeler, avec une comique mélancolie, ces plaisants vers macaroniques sur l'entente cordiale du spirituel et du temporel, du pape et du roi, de Caïphe et d'Hérode, quand il s'agit de dépouiller le pauvre monde :

Consilium clair, fle,
Quia quod habes sera raflé.
Sunt enim rex et papa
Ambo sub una capa,
Qui dicunt : do ut des.
Caïphus et Herodes (3). »

Gui-Patin méprise singulièrement tout ce qui n'est que cérémonies et pratiques, ou plutôt il les hait de tout son cœur, parce qu'elles sont le fondement du pouvoir de la papauté et du clergé. Il

(1) Le Richérisme, ainsi nommé, du docteur Richer du commencement du XVIIe siècle, lequel docteur maintenait fortement les droits du pouvoir civil contre les ambitieuses prétentions des papes.

(2) *Lettres*, p. 280.

(3) *Id.*, p. 284. — Conseil trop clair : pleure, parce que tout ce que tu as sera raflé ; car le roi et le pape sont deux têtes dans un même bonnet, qui se disent mutuellement : à donnant donnant ! C'est Hérode et Caïphe.

ne digère qu'avec peine le célibat des prêtres, cette puissante machine de hiérarchie et de domination inventée par Grégoire VII. « Maudite invention du célibat des prêtres, s'écrie-t-il, que tu as causé de maux et de désordres en ce monde, sans compter ceux que tu feras encore (1) ! » Il n'a qu'en médiocre estime « la benoite confession auriculaire », dont il est si facile d'abuser pour s'ingérer dans les affaires domestiques et même dans celles du gouvernement. Il se plaint qu'il y ait trop de saints et qu'ils servent trop bien aux moines et à leur bourse. Aussi, fait-il grand cas du docteur Launoi, ce terrible *dénicheur de saints*, comme on l'appelait. C'est donc avec un sensible plaisir qu'il écrit : « Nous avons ici un docteur en théologie, nommé Jean de Launoi, fort habile homme et extrêmement savant dans l'histoire ecclésiastique. On disait autrefois qu'il ôtait tous les ans un saint du paradis, et qu'il fallait que Dieu se gardât bien qu'enfin il ne l'en ôtât lui-même. C'est lui qui a écrit contre les chartreux touchant cette fable d'un chanoine de Notre-Dame qui revint de l'autre monde, et qui dit : Justo Dei judicio condemnatus sum (2), ce qui fut cause de la conversion de leur bon père Bruno. Sed hæc sunt anilibus fabulis simillima (3). » Gui-Patin ne paraît pas très-convaincu de l'effica-

(1) *Lettres*, p. 67.

(2) C'est par un juste jugement de Dieu que je suis condamné.

(3) *Lettres*, p. 488. — Mais toutes ces histoires ressemblent à des contes de bonnes femmes.

cité de l'intercession des saints : « Nous avons, dit-il, trois armées autour de nous, des princes, du Mazarin et du duc de Lorraine. Mais tout cela n'est rien au prix de la dévotion qu'on a par deçà pour sainte Geneviève. On porta sa châsse le dix de ce mois en procession par les rues. Si la paix se fait ensuite, la bonne sainte ne manquera pas d'en avoir l'honneur. Mais la dussions-nous avoir à cela près : tant j'ai peur qu'elle ne vienne point ! Je ne vis jamais tant d'affluence de peuple par les rues qu'à cette procession. Je ne sais s'il s'y est fait quelque miracle, mais je tiens que c'en est un, s'il n'y a eu plusieurs personnes d'étouffées (1). » Il ne se montre pas moins hostile au merveilleux que son ami Gabriel Naudé : sorciers, possessions, miracles, diableries, apparitions d'anges ou de saints, autant de supercheries exploitées par les moines. « Je crois tout ce qui est dans le Nouveau-Testament, comme article de foi, écrit-il quelque part, mais je ne donnerai pas telle autorité à toute la légende de nos moines, *fabulosis et commentitiis narrationibus Loyolitarum* (2) qui, dans leurs romans qu'ils nous envoient des Indes, disent des choses aussi impertinentes et aussi peu vraies que les fables d'Ésope. Vous diriez que ces gens-là ne travaillent qu'à infatuer (3) le monde. Il est vrai que, si nous étions tous bien

(1) Aux histoires fabuleuses et controuvées que débitent les Loyolites.

(2) *Lettres*, p. 406.

(3) *Infatuer* signifie étymologiquement *rendre sot*.

sages, ces maîtres pharisiens du christianisme seraient en danger de bientôt mourir de faim. *Credo Deum, Jesum crucifixum, etc. De minimis non curat prætor* (1). Le mensonge est une chose horrible et indigne tout à fait d'un honnête homme. Mais c'est encore pis que tout cela, quand il est employé et mêlé dans les affaires de religion. *Christus ipse qui est veritas non indiget mendacio* (2). Je ne saurais goûter les puantes faussetés que les moines débitent par le monde pour autoriser leur cabale, et m'étonne fort, *imo serio irascor* (3) de ce qu'ils ont tant de crédit (4). » Guy-Patin n'était pas homme à croire au miracle de la sainte épine; il donne même de bonnes raisons contre les témoignages des médecins et des chirurgiens qui la certifiaient par leurs signatures (5),

(1) Je crois en Dieu, en Jésus-Christ crucifié, etc. Le préteur ne s'occupe pas des bagatelles.

(2) Christ qui est la vérité n'a pas besoin de mensonge.

(3) Même je m'irrite sérieusement.

(4) *Lett.*, p. 105.

(5) Je m'étonne surtout comment (les Jésuites) n'ont rien dit (dans un *Rabat-Joie du miracle,* etc.) contre ces approbateurs du miracle... Le bonhomme Bouvard est si vieux qu'il touche au délire sénile (parum abest a delirio senili). Hamon est le médecin ordinaire et domestique du Port-Royal des Champs, *ideoque recusandus ut suspectus* (et pour cela récusable comme suspect). Les deux autres ne valurent jamais rien et même l'aîné des deux est le médecin ordinaire du Port-Royal de Paris. *Imo, ne quid deesse videatur ad insaniam seculi* (même pour que rien ne manque à la folie du siècle), il y a cinq chirurgiens barbiers qui ont signé le miracle. Ne voilà-t-il pas des gens bien capables d'attester

mais cela entre amis ; avec les autres, il faisait comme s'il y croyait. « Quelques-uns, dit-il, m'ont demandé mon avis ; j'ai répondu que c'était peut-être un miracle que Dieu avait permis être fait à Port-Royal pour consoler ces pauvres braves gens qu'on appelle des Jansénistes, qui ont été depuis trois ans persécutés par les papes, les Jésuites, la Sorbonne et la plupart des députés du clergé *ut faverent Loyolitis*, et aussi pour rabaisser l'orgueil des Jésuites qui sont fort insolents et impudents à cause de quelque crédit qu'ils ont à la cour (1). » Cette humeur de Gui-Patin perce dans presque tout ce qu'il écrit. Le fond est très-sérieux, le sentiment sincère et vrai; l'humeur y ajoute l'agrément et le charme. On parlait par exemple d'un jubilé. Gui-Patin écrit : « C'est une consolation spirituelle que le pape veut nous donner en récompense des malheurs que le cardinal Mazarin nous fait souffrir. Si pourtant on ne l'envoie pas, on tâchera de s'en passer le mieux qu'on pourra. Mais les médecins y perdront le plus ; car il leur revient toujours en partage quelque malade qui s'est morfondu en courant d'église en église (2). » Mais qu'il lui en revienne ou non quelque chose, il n'en blâme pas moins les jeûnes, les macérations et autres pra-

ce qui est *supra vires naturæ* (au-dessus des forces de la nature), des laquais revêtus et bottés et qui n'ont jamais étudié !

(1) *Lett.*, p. 291.

(2) *Id.*, p. 408.

tiques de cette espèce, comme des cruautés que l'on commet sur soi-même, et dont le résultat le plus clair et le plus certain est d'altérer la santé (1).

On le voit, Gui-Patin touche plus aux travers de la superstition et de la crédulité qu'à la religion elle-même. Le seul point de doctrine où son inclination pour les idées de la Réforme se trahit clairement, c'est le purgatoire. Dans son horreur pour la papimanie, il ne voit dans le purgatoire qu'une invention et une imposture, propre à soutirer l'argent des personnes crédules. « On fit ici, dit-il, il y a quinze jours, un service solennel à Notre-Dame pour le repos de l'âme du feu roi de Portugal ; cela était somptueux et magnifique, et je crois que vous pensez bien que cela lui a fait grand bien. Le cardinal de Richelieu, qui aimait assez à rire, lorsqu'il n'était pas tourmenté de sa bile noire, demanda un jour au docteur Mulot, son confesseur, combien il fallait de messes pour tirer une âme du purgatoire. Le docteur lui dit qu'on ne savait pas cela et que l'Église ne l'avait pas défini. Le cardinal lui répliqua : c'est que tu n'es qu'un ignorant. Je le sais bien, moi. Il en faut autant qu'il faudrait de pelotes de neige pour échauffer un four. Ne voilà-t-il pas de bonnes gens, qui se moquent ainsi de ce saint et sacré

(1) Il écrit au sujet du janséniste de Bagnols : Quelle sottise de jeûner si rudement qu'il en faille mourir ! C'est une folie de se traiter si cruellement pour mourir jeune; *tantum religio potuit suadere malorum* (tant la religion a pu conseiller de crimes !) *Lett.*, p. 451.

feu, qui fait si heureusement bouillir leur marmite (1)? » Gui-Patin va même plus loin, ou serait tenté d'aller plus loin que les Réformés. Il trouve que Luther et Calvin auraient bien dû ne pas s'arrêter en si beau chemin, mais pousser jusqu'à l'abolition de l'enfer. « Luther et Calvin, écrit-il, nous ont ôté le purgatoire ; s'ils pouvaient aussi bien nous ôter l'enfer, nous serions comme rats en paille. Le diable serait mort cette fois-là, et nous n'aurions plus qu'à nous réjouir et gaudir, sans plus avoir aucune crainte de cette vilaine bête métaphysique, cornue et fort affreuse, à ce que nous disent les moines, gens de bien et gens d'honneur (si on veut les croire), mais qui pratiquent fort bien à leur profit ce beau vers de Lucrèce :

Qui faciunt animos humiles formidine Divum (2). »

Gui-Patin est plutôt ennemi de l'abus qu'on fait ici-bas du dogme des récompenses et des peines à venir, que du dogme lui-même. Ce qui l'irrite, ce sont les impostures des uns, la sottise superstitieuse des autres, comme il est facile de le voir par ce jugement sur le livre qu'Eusèbe de Nuremberg avait composé touchant les démons. « Il y a là-dedans bien des contes borgnes aussi bien que

(1) *Lett.*, p. 452.

(2) *Id.*, p. 289. — Qui abattent l'esprit des hommes par la crainte des Dieux.

dans l'Alcoran. C'est un abus que tout ce qu'on dit de cette prétendue démonomanie. Il n'y a point de pires démons que les princes qui nous font du mal et qui nous empêchent de vivre à notre aise. Les ministres, les jésuites et les moines, se servent de ce mot de démon comme d'un épouvantail de chénevière pour intimider le peuple. Les ministres (1) et le Mazarin sont les démons de la France, comme le Turc l'est de la chrétienté. Les chimistes, les apothicaires et les charlatans sont les démons du genre humain en leur sorte, principalement quand ils se servent d'antimoine. Le démon d'enfer ne tue pas tant de gens que ce démon chimique ou ce venin chimique (2). » Le seul défaut du paradis aux yeux de Gui-Patin, c'est d'être un trop bon moyen de leurrer les âmes simples et de battre monnaie avec leur crédulité. « J'ai entendu dire autrefois au sermon, à un certain P. Benoit, écrit-il, que la porte du paradis est dorée et que les riches ne doivent pas désespérer de leur salut. Je le crois ainsi, parce qu'ils ont de l'argent. Tout leur est promis ou permis ; du moins, bien des gens que vous connaissez se servent de ce leurre pour tirer finement de l'argent de ceux qui croient, et (ils) ne sont point chiches de promettre le

(1) Le style de ces lettres est plein de négligence. Le mot de ministres qui commence ici deux phrases consécutives est équivoque. Dans la première, il doit signifier le clergé protestant, dans la seconde les ministres politiques, et encore ne l'affirmerais-je pas.

(2) *Lett.*, p. 207.

paradis, dont ils n'ont pas la clef (1). » Gui-Patin ne voit partout que dupes et fripons ; et le monde, gouverné par les moines et par les princes qui confient leur conscience aux moines, lui paraît si méchant, qu'il a peur, comme il dit plaisamment, que « Dieu ne se lasse d'être chrétien. »

Il y a sans doute une grande liberté de pensée et de plume dans tout ce que j'ai cité du spirituel médecin, et dans bien d'autres passages de ses lettres que l'on pourrait citer encore. Mais rien ne prouve qu'il ne fût pas sincèrement chrétien ; il l'était, il est vrai, à sa manière. Rien ne prouve surtout qu'il ait jamais été athée, lorsqu'on le voit au contraire professer souvent la peur et le dégoût de l'athéisme. De Naudé, de Gassendi et de Gui-Patin, c'est certainement ce dernier, malgré sa liberté ou, si l'on veut, sa licence de langage, qui est le moins incrédule, comme c'est Gassendi, qui me paraît, quoique prêtre, le plus près de ne point reconnaître de divinité et d'abandonner toutes choses, non point au hasard, comme on ne cesse de le répéter sottement, lorsqu'on réfute le matérialisme, mais aux lois nécessaires et fatales de la matière. Tous les trois d'ailleurs, ils sont fort déniaisés de la sottise du siècle, comme ils disent ; et placés entre Jansénius et Pascal, entre le cardinal de Bérulle et Bossuet, ils forment un singulier contraste avec le mouvement d'idées qui va ramener la société fran-

(1) *Lett.*, p. 530.

çaise au catholicisme et à une foi plus éclairée et plus ardente.

Nous n'en avons pas fini avec les sceptiques ou libertins de la première partie du XVIIe siècle. Il pourrait même sembler que nous avons à peine entamé la question, à ceux qui jugent plus les hommes sur leur enseigne que sur leur valeur personnelle; car si Gassendi est un philosophe, s'il peut être considéré à juste titre comme un des pères du scepticisme à cette époque, Gui-Patin et Gabriel Naudé doivent plutôt être regardés comme des éclaireurs et des tirailleurs que comme des chefs de bande. D'autres qui ont laissé quelque nom dans la littérature philosophique, aspiraient à cet honneur au-dessus de leurs forces. Nous ne parlons pas du chevalier de Méré ni de Saint-Evremont, qui ne se donnent pas plus pour philosophes que Naudé ou Gui-Patin, et qui, en représentant les mêmes tendances, les représentent à leur manière, en moralistes et en hommes du monde. Mais Lamothe-Levayer est donné par les histoires de la philosophie comme le champion du scepticisme en France, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche; et Cyrano de Bergerac, qu'on ne cite guère que comme un grotesque, montre une témérité de pensée et une violence de haine contre le dogmatisme, qui ne paraissent pas appartenir à cet âge des lettres françaises. Ce serait être trop injuste et en même temps trop incomplet que de les passer sous silence.

Les œuvres de Levayer ne sont guère pour la plupart des lettrés, que ce qu'elles étaient pour Boileau, je veux dire un de ces lourds projectiles que les héros du *Lutrin* se lancent à la tête :

> Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés
> Furent en ce grand jour de la poudre tirés... !
> D'un Levayer épais Girot est renversé.

Gui-Patin et Naudé n'ont point ce mépris pour notre sceptique; Naudé l'appelle même le Plutarque français. Plus tard, Bayle le cite avec éloge ; et Voltaire ne le dédaigne pas dans son catalogue des auteurs du grand siècle. « On trouve, dit-il, beaucoup d'esprit et de raison dans ses ouvrages. Il combattit le premier avec force cette opinion qui nous sied si mal, que notre morale vaut mieux que celle de l'antiquité. Son ouvrage *De la vertu des païens* est estimé des sages. » C'est là, en effet, le meilleur titre de Lamothe-Levayer à un petit souvenir de la postérité.

Héritier de la bibliothèque de Mlle de Gournai, fille adoptive de Montaigne, il crut sans doute avoir hérité du génie de ce piquant écrivain. Il se fit pyrrhonien comme lui, sans s'apercevoir que le scepticisme de Montaigne, sans originalité pour le fond des idées, presque toutes empruntées à Sextus Empiricus, n'a de valeur que par les grâces et la vive imagination du style. Il n'a mis dans ses écrits qu'un talent estimable, mais qui n'avait pas assez de spontanéité et de force pour renou-

veler le scepticisme dans le fond ou dans la forme. Il se vante de la liberté de son style qui méprise toute contrainte, de la licence de ses pensées purement naturelles, du caprice de ses fantaisies; et ses plus grands écarts ne sont que des réminiscences des sceptiques anciens. Il se fait gloire de ne pas marcher dans les sentiers battus, de quitter les sentiments du vulgaire, et, selon son expression, de n'être point bête de compagnie qui suive le troupeau ; il se trompe grandement. Rien n'est plus commun et plus fade qu'un paradoxe qui n'est pas nouveau et qui n'est pas relevé par un style étincelant. C'est par là que ses dialogues à la façon des anciens et intitulés *Orasius Tubero,* après avoir fait quelque bruit au moment de leur apparition, ont mérité l'oubli dans lequel ils sont tombés. Son style lâche, diffus, non sans élégance, mais sans cette pointe et cet aiguillon qui pénétrent les esprits, sans ces vives saillies qui les secouent, ou sans cette puissance de logique qui les maîtrise, eût suffi peut-être à l'expression d'idées sans prétention et de simple bon sens. Mais appliqué à des paradoxes, il paraît terne et rebutant : les paradoxes ne supportent pas la médiocrité.

Il serait inutile d'analyser ici, soit le *Tubero* de Levayer, soit ses *Discours* pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences, soit son *Traité du peu de certitude de l'histoire*, etc. Tout cela, même le dernier de ces écrits, le moins vulgaire de tous, n'a

rien de neuf ni de piquant; et les ouvrages de Levayer, avec l'estime qu'ils acquirent d'abord, ne prouvent qu'une chose, l'influence persistante de Montaigne et de Charron dans la première moitié du XVIIe siècle. Je me contenterai d'en citer en passant quelques particularités. Le mépris de Levayer pour le vulgaire n'est pas sans une certaine générosité; car le vulgaire comprend pour lui les grands et les princes, aussi bien que les petites gens, dont ils ne diffèrent que par l'habit et non par le cœur. Aussi, dans cette espèce de prostitution des dédicaces, où des hommes tels que Corneille s'abaissaient devant les grands seigneurs, on aime à entendre dire à un écrivain, fût-il médiocre : « Vous dites que par la protection de quelque grand, auquel je dédierais mon ouvrage, il serait aisément à l'abri de toute injure. Bon dieu ! que je suis éloigné de ce dessein et que je méprise ces puissances dont vous parlez !..... Si nos discours philosophiques ont besoin d'asile et de sauvegarde, qu'ils la trouvent dans la force de la vérité et dans l'autorité de la raison. Ce serait chose honteuse et indigne à nous d'en rechercher ailleurs. Que si leur sacré respect ne nous peut suffisamment assurer, observons le silence..... Moquons-nous des suffrages d'une sotte multitude (1). » Ces libertins, sans être des intelligences de premier ordre, étaient généralement des cœurs fiers et bien placés. Gui-Patin, qui était lui-même

(1) *Orasius Tubero*, p. 57.

incapable d'une bassesse, rend ce témoignage à Gabriel Naudé, que malgré ses douze années de service auprès du cardinal Bagni, malgré sa demi-domesticité auprès du cardinal Mazarin, malgré ses principes plus ou moins étranges en politique, il « vivait dans une certaine équité naturelle, et que jamais il ne mentit à son escient (1). » Ces mots un peu secs de Gui-Patin suffisent cependant pour justifier l'éloge que Naudé fait de sa propre droiture dans le dialogue suivant : « Et qu'est-ce donc que tu leur dis (aux grands) qui les touche si fort? — La vérité de toutes choses, le désordre de leurs maisons, les abus qui se glissent à la cour, les larcins des traitants et monopoleurs....., la tyrannie des intendants et de leurs fuseliers, l'injustice des faiseurs d'affaires, etc. — Et moi, je dis que tous ces discours sont d'un vrai parlementaire, tel que je ne te croyais pas être. — Je respecte encore plus la cour que le Parlement. Mais de m'attacher à l'un ou à l'autre, sinon autant que la justice et l'équité me permettent, c'est ce que je ne puis pas faire sans changer de naturel, sans qu'on me répétrisse de nouveau :

Mihi flectere mentem
Sola solet ratio, ratio dux fida sophorum (2). »

Il y a quelque chose de plus libre encore et de

(1) *Lettres*, p. 351.

(2) *Mascurat*, p. 212. — Une seule chose peut faire fléchir mon esprit, c'est la raison, la raison guide fidèle des sages.

plus fier dans Levayer. Il se montre sans doute trop dédaigneux, lorsqu'il ne voit dans la société « qu'un amas et multitude d'esprits populaires, impertinents et mal faits. » Mais pour un homme attaché à la cour, il y a une certaine audace généreuse à dire : « Le gentilhomme, l'artisan, le prince, le magistrat, le laboureur, ne sont à cet égard qu'une même chose. *Togis isti, non judiciis distant* (1) »; et je crois entendre le son d'une âme fière et libre dans ces paroles : « Vous ignorez le peu de différence que mettent les philosophes entre votre pourpre et l'étoffe qui couvre la plus vile multitude, *Vulgus tam clamidatos quam coronatos vocantes* (2). Sachez que ni les plus hautes dignités d'un état, ni les premières charges d'un Louvre, ni les plus imposants offices d'un palais n'empêchent pas un homme, comme ils le considèrent, d'être du nombre du peuple (3). » Moins discret, et d'un cœur, je ne dis pas plus honnête, mais plus haut que Naudé, Levayer juge avec le sans-façon et le mépris d'un philosophe ces manières insolentes par lesquelles les princes croient se mettre au-dessus du reste des mortels. « Prendre le haut du pavé, écrit-il ironiquement, regarder par-dessus l'épaule, ne saluer qu'à demi,

(1) *Orasius Tubero*, p. 106. — Ils diffèrent plus d'habit que de jugement.

(2) Appelant vulgaire aussi bien ceux qui portent la couronne que ceux qui portent la chlamide.

(3) *Or. Tubero*, p. 188.

c'est être insupportablement superbe; ne se laisser aborder qu'à travers des piques et des hallebardes, cheminer sur la tête des hommes, se faire porter sur leurs épaules, leur faire baiser sa pantoufle, ce sont actions pontificales et dignes de la majesté royale (1). » Cela vaut mieux que le scepticisme d'emprunt qui s'étale dans le *Tubero*.

Levayer renchérit sur le chapitre de Montaigne, si célèbre sous le titre d'*Apologie de Raymond Sebond*. Montaigne avait montré, moitié sérieusement, moitié par jeu, qu'en désespoir de cause, lorsqu'on discute contre des impies ou des hommes qui contestent la vérité de la foi chrétienne au nom de la raison, il est bon de les pousser jusqu'au scepticisme pour confondre leur orgueil et leur esprit de contention. Charron avait repris cette thèse avec plus de méthode apparente, mais avec moins d'originalité et peut-être de bonne foi. Lamothe-Levayer imita Charron. Il soutint que le pyrrhonisme, loin d'être contraire à la foi, « se peut nommer une parfaite introduction au christianisme (2) », et que « l'*époque* (3) peut passer pour une heureuse préparation évangélique (4). » Parlait-il sincèrement ou bien ne faut-il voir dans ce paradoxe qu'un moyen d'échapper à l'accusa-

(1) *Or. Tubero*, p. 97.

(2) *Id.*, p. 295.

(3) Époque, terme grec qui signifie ici *suspension* (de jugement).

(4) *Or. Tubero*, p. 301.

tion de libertinage et d'incrédulité? Comme ce paradoxe sera la thèse fondamentale de Pascal, qui la reçut de ses devanciers (1), mais en la renouvelant par la vigueur de sa logique et par sa prodigieuse éloquence, il n'est pas inutile de l'examiner en elle-même, en supposant que Lamothe-Levayer la soutint avec la même bonne foi que l'ardent janséniste.

A prendre la chose en elle-même et abstraitement, sans considérer les raisons de détail et les vérités moyennes par lesquelles on peut lui donner un air de vraisemblance, je dis que la conclusion que l'on prétend établir n'est rien moins que nécessaire, et que l'infirmité de l'esprit humain ou l'impossibilité de saisir et de discerner certainement le vrai ne conduit pas plus à la foi chrétienne qu'à toute autre croyance. La seule conclusion légitime et rigoureuse du scepticisme, au point de vue religieux, est celle qu'avaient énoncée Pyrrhon et ses disciples dans l'antiquité : je veux dire le respect des lois et de la religion du pays où l'on vit, non comme vraies, mais comme établies pour le gouvernement et la sécurité des hommes, de telle sorte qu'il est sage d'être chrétien dans les pays chrétiens, juif parmi les juifs, musulman parmi les musulmans. Lamothe-Levayer ajoute que la foi vient plutôt de la grâce de Dieu que des lumières de la raison. Soit ! cela

(1) Elle fut reprise encore par Huet au XVIIe siècle, et au nôtre, par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*.

ne détruit pas la conclusion précédente ; car toutes les religions prétendent avoir leurs grâces divines ou leurs inspirations surnaturelles auxquelles on ne résiste pas ; et déclarer ces inspirations fausses, c'est préjuger d'une certaine manière une question que d'autres préjugent autrement, toute religion dogmatique se donnant pour la seule vraie. Que si « dans cette infinité de religions il n'y a quasi personne qui ne croie posséder la véritable et qui, condamnant toutes les autres, ne combatte *pro aris et focis* (1) jusqu'à la dernière goutte de son sang (2) » ; si « tout le monde est touché chacun en sa condition de la passion de ce roi de Cochinchine, qui n'estimait point de plus grande gloire que de triompher des dieux de ses ennemis (3) », il faut, à moins de considérer le choix d'une religion comme un fait brutal, que ce choix ait des motifs. Or, il n'y en a que trois, ou la coutume, ou l'inspiration d'en haut, ou la supériorité rationnelle et évidente d'une religion sur toutes les autres. Mais s'il est bon pratiquement de suivre la religion de ses pères et de ses concitoyens, toutes les religions s'équivalent, toutes ont le même droit d'exister par cela seul qu'elles existent ; et il serait d'un furieux de chercher à convertir les autres par la force ou autrement. D'ailleurs, la coutume revient au fait brutal dont

(1) Pour ses autels et ses foyers.
(2) *Or. Tubero*, p. 323.
(3) *Id.*, id.

je parlais tout à l'heure : je ne suis chrétien ou juif par coutume, que parce que je suis chrétien ou juif par naissance. Si c'est la grâce qui fait le chrétien, c'est une autre grâce qui fait le musulman, le juif ou le bouddhiste. Et qu'est-ce qui décidera entre ces grâces différentes? Sera-ce la valeur d'une religion qui jugera de la valeur des grâces, comme la valeur des grâces a jugé de la valeur des religions ? Mais on tourne dans un cercle à moins de jouer sa foi *à pile ou face*, ou de démontrer que la religion qu'on tient pour vraie est la plus raisonnable, la plus conforme à la nature, cette première loi de Dieu, ou plutôt la seule conforme à la raison et à la nature. Mais alors que devient ce fameux argument sceptique, qui sert de fondement à tout cet échafaudage ruineux d'une prétendue préparation évangélique ?

Quoi qu'il en soit, Lamothe-Levayer nous paraît plus près du libertinage que de la foi. Qu'est-ce pour lui que le Christianisme? Une religion fondée sur la « théanthropie », autrement dit sur l'anthropomorphisme (1). Et c'est pour cela qu'on s'échaufferait, qu'on se persécuterait, qu'on s'égorgerait, qu'on s'exterminerait par le fer et par le feu ? Ne vaut-il pas mieux, n'est-il pas plus sensé et plus humain d'admettre et de suivre le sentiment de cette secte musulmane citée par Jean

(1) « La théanthropie sert de fondement à tout le Christianisme. » *Or. Tubero*, p. 332.

Léon, « laquelle tient qu'on ne saurait errer en aucune foi ou loi religieuse que ce soit, parce que, dans toutes, les humains ont intention d'adorer celui qui le mérite (1)? » Non; la théologie qui se donne pour la science des sciences, « n'est pas vraiment une science (2) », comme en conviennent les plus saints docteurs (3) : ce qui devrait couper court à toutes les argumentations et à toutes les disputes. La scolastique, selon Levayer, a tout gâté par son entêtement pour Aristote. « Les premiers pères de l'Église s'étaient tous déclarés contre le Lycée, et saint Ambroise a prononcé, dans ses *Offices*, qu'il était bien plus à craindre que les jardins d'Épicure. Mais depuis que le docteur angélique a le premier baptisé (4) Aristote dans l'École, on lui a de tous endroits tendu la main avec un si général applaudissement, que les théologiens de Cologne ont bien osé le nommer *præcursorem*

(1) *Or. Tubero*, p. 326.

(2) *Id.*, p. 293.

(3) Lesquels? Quelques mystiques, sans doute, qui n'admettent aucune science, ou qui, en admettant la certitude de la science, supposent quelque chose au-dessus. Car, si saint Thomas admet que les principes de la foi s'adressent plus à la volonté qu'à la raison, qu'ils ne tombent pas par conséquent sous la science, il admet pourtant qu'il y a une science théologique et qu'elle relève du raisonnement.

(4) A fait d'Aristote un chrétien, ou a fait entrer Aristote dans l'Eglise comme par le baptême et par conséquent a mis, fait consister par contre-coup la doctrine de l'Église dans la philosophie d'Aristote.

Christi in naturalibus ut (est) J.. Baptista in gratuitis (1). »

Tout cela n'est pas d'un orthodoxe bien zélé. Mais le fond de la pensée de Levayer se montre pleinement dans un passage qui a dû faire frémir Bayle de plaisir. Il écrit quelque part dans le *Tubero :* « L'athéisme, dit le chancelier Bacon, laisse à l'homme le sens, la philosophie, la piété (2) naturelle, les lois, la réputation, et tout ce qui peut servir de guide à la vertu. Mais la superstition détruit toutes ces choses et s'érige en tyran absolu sur l'entendement des hommes. C'est pourquoi l'athéisme ne trouble jamais les États, mais il rend l'homme plus prévoyant à soi-même, comme ne regardant pas plus loin. Et je crois, ajoute-t-il, que les temps inclinés à l'athéisme, comme le temps d'Auguste César et le nôtre propre en quelques contrées, ont été temps civils et le sont encore, là où la superstition a été la confusion de plusieurs États (3). »

D'ailleurs, Lamothe-Levayer admirait trop les philosophes de l'antiquité profane pour être un chrétien bien fervent. Selon lui, « ces grands per-

1) *Or. Tubero*, p. 297. — Aristote est le précurseur du Christ dans l'ordre des sciences naturelles, comme Jean-Baptiste dans l'ordre des choses de la grâce.

(2) Je ne sais ce qu'est cette piété naturelle, à moins que ce ne soit l'affection bienfaisante des parents pour les enfants, l'affection respectueuse des enfants pour leurs parents.

(3) *Or. Tubero*, p. 331.

sonnages ne semblent avoir été envoyés du ciel que pour l'institution du genre humain (1). » C'est d'eux, bien plus que des philosophes modernes, qu'il dit ailleurs : « Les philosophes sont appelés cosmopolites ou citoyens du monde. Ils ne peuvent, à cause de leur grandeur disproportionnée, faire partie du corps des états particuliers ; mais, les considérant dans cette grande cité de l'univers, ils en font le plus beau, le plus important et considérable membre après les dieux (2). » Avec de tels sentiments, Lamothe-Levayer ne pouvait guère accepter la condamnation que le Christianisme a prononcée sur les vertus des anciens. Dans son engouement pour eux, loin de nier la réalité de leurs vertus, il devait être plutôt porté à les exagérer et à les regarder, à l'exemple de Montaigne et de la plupart des érudits, comme des vertus surhumaines, bien au-dessus de la médiocrité et de la faiblesse des âmes modernes. Il eut le courage et le bon sens de crier tout haut dans un livre exprès, ce que pensait tout bas la foule des gens éclairés, souvent sans se l'avouer à eux-mêmes. Je n'analyserai pas *la Vertu des anciens* (3);

(1) *Or. Tubero*, p. 194.

(2) *Id.*, p. 220. Cette phrase est assez mal faite et assez obscure. Elle veut dire : « *lorsqu'on les considère, etc...* »

(3) Arnauld, en bon janséniste, ne pouvait manquer de soutenir la thèse opposée ; il réfuta donc le livre de Levayer. Si l'on s'en tient aux termes du Concile de Trente, qui veut que l on laisse la question indécise, parce qu'on ne sait ni si Dieu

le titre du livre vaut mieux que le livre même. Je me bornerai à deux réflexions. Parmi les esprits cultivés, les uns déniaisés, comme ils s'en vantaient, pensaient en eux-mêmes, s'ils ne le criaient pas aux autres, que les peuples païens étaient tout aussi capables de vertu que les nations chrétiennes; d'autres, sans donner dans ce libertinage, inclinaient vers le même sentiment, peut-être sans le vouloir ni en avoir une conscience bien nette; d'autres enfin, dominés par leurs préjugés chrétiens, et malgré leur vif enthousiasme pour l'antiquité, avaient l'inconséquence de donner les anciens pour les modèles de la raison humaine, d'admirer même leurs actions célébrées par l'histoire, et en même temps de les tenir pour incapables de vertu par suite de la chute originelle. Le livre de Levayer fit scandale : il tranchait dans le sens humain et le moins agréable à la plupart des docteurs, une question que le Concile de Trente avait voulu qu'on laissât indécise. Arnauld le réfuta avec sa véhémence habituelle, en posant en principe la nécessité de la foi en Jésus-Christ pour la vertu. Sa thèse était dure, exclusive, intolérante; elle

a accordé, ni s'il n'a pas accordé *in extremis* une lueur de foi aux païens qui ont vécu vertueusement en suivant la loi naturelle, Arnauld et Levayer ont également tort. Ce qui n'empêche pas Bossuet (il est vrai, dans des sermons et dans des oraisons funèbres) de faire comme Arnauld et de damner les plus vertueux des païens, qui vains ont reçu leur récompense vaine ; *Receperunt mercedem suam, vani vanam*, comme parle saint Augustin.

avait le mérite d'être plus logique et en même temps plus conforme à la tradition. Mais elle répugnait à la conscience moderne après avoir été la foi du moyen âge et des pères latins après saint Augustin. Le livre de la *Vertu des anciens* peut donc paraître, malgré sa médiocrité, le manifeste le plus hardi et le plus franc du nouvel esprit qui se développait depuis la Renaissance. C'était le symptôme manifeste du divorce et de la séparation qui, en dépit des Arnauld, des Bossuet, des Fénelon, des Leibnit, de tous ces prôneurs de la conciliation de la raison et de la foi, allaient se creusant toujours davantage entre les anciennes croyances qui faisaient effort pour reprendre le dessus, et des opinions plus libérales, qui, un moment arrêtées dans leur cours, se remirent en marche après le long règne théologico-politique de Louis XIV.

Mais de tous les écrivains de cette période le plus hardi, le plus ennemi du spiritualisme chrétien, celui chez lequel l'hostilité secrète qui régnait dans beaucoup d'esprits, se déclare le plus nettement, j'ai peine à le dire, c'est Cyrano de Bergerac, un des nombreux disciples de Gassendi. Les histoires de la philosophie ne connaissent guère ce nom. Cyrano n'était en effet qu'un grotesque : grotesque de visage ; il avait un nez formidable, et malheur à qui le regardait ! Cyrano dégaînait aussitôt ; grotesque dans sa vie : on cite de lui les aventures les plus folles, témoin son

duel avec Fagotin, singe du charlatan Brioché ; grotesque dans ses écrits : il s'abandonnait à tous les caprices d'une imagination sans règle et sans contre-poids, et ses ennemis n'eurent pas de peine à le faire passer pour fou. Je ne suis donc pas tenté de dire avec le bibliophile Jacob que tôt ou tard Cyrano reprendra sa place parmi les écrivains les plus remarquables de la France et du XVIIe siècle, et en même temps parmi les philosophes les plus illustres des temps modernes. Je n'aurai même pas avec Ch. Nodier la complaisance de l'appeler un fou de génie. Mais il est certain que dans ce grotesque, il y avait du cœur, de la hardiesse, la passion peut-être indiscrète de la philosophie, et de singuliers éclairs de bon sens et de talent. On cite des vers fiers et hardis de sa tragédie d'Agrippine (1) ; Molière lui a pris en

(1) Cette tragédie est assez pauvre, malgré les éloges excessifs que lui prodigue le bibliophile Jacob. Ni caractères, ni action, quelques vers bien frappés, mais en général un style qui va de l'extrême emphase à l'extrême platitude. Je n'en reproduirai que ce passage, déjà cité d'ailleurs par les frères Parfait :

Térentius. Respecte et crains des Dieux l'effroyable tonnerre.
Séjanus. Il ne tombe jamais en hiver sur la terre ;
J'ai dix mois pour le moins à me moquer des Dieux ;
Ensuite, je ferai ma paix avec les cieux.
— Ces Dieux renverseront tout ce que tu proposes
— Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.
— Qui les craint ne craint rien — Ces enfants de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Ces Dieux que l'homme a faits, et qui n'ont pas fait l'homme,

partie une des scènes les plus bouffonnes et les plus gaies des fourberies de Scapin (1); Cyrano enfin défendit avec force et avec talent le cardinal Mazarin au moment où le déchaînement était le plus général et le plus violent contre ce ministre. Mais nous n'avons à nous occuper que de ses aspirations philosophiques; et quoique ses idées soient étrangement mêlées, nous n'avons pas plus le droit de les mépriser, que ne faisaient Gassendi et Rohaut. Elles sont semées dans deux ouvrages où le fantastique et le burlesque s'allient sans cesse à des opinions hardies et paradoxales, et qui portent même des titres au moins bizarres pour des livres philosophiques : *Histoire comique du voyage dans la lune*, *Histoire comique des états et*

Des plus fermes États ce fantasque soutien,
Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.
— Mais, s'il n'en était point, cette machine ronde...
— Mais, s'il en existait, serais-je encore au monde.
Acte II, sc. 4.

Ces vers qui, dans la pensée de Cyrano atteignaient toute religion par delà le polythéisme, furent écoutés sans scandale par de braves gens, dit-on, qu'on avait ameutés contre l'athéisme du poëte. Mais en entendant (acte IV, sc. 4) les mots « frappons, voilà l'hostie », ils s'imaginèrent que Cyrano en voulait au Saint-Sacrement, et crièrent : à l'impiété! à l'athéisme!

(1) La scène 4, acte II, du *Pédant joué*. Si j'en crois les frères Parfait, Molière aurait emprunté de plus à Cyrano l'idée de faire parler les paysans dans leur jargon. Mais l'auteur du *Pédant joué* est-il bien réellement le premier qui ait hasardé le patois au théâtre?

empires du soleil; un troisième s'appelait *L'Étincelle. L'Étincelle* est aujourd'hui égarée ou détruite; l'*Histoire comique des états et empires du soleil* ne paraît pas avoir été jamais achevée; l'*Histoire comique du voyage dans la lune* est pleine de lacunes, dans les endroits où l'auteur s'était le plus abandonné à l'audace de ses libres pensées (1).

Cyrano était un libertin ou un esprit fort dans toute la force du terme. Il ne déguise pas sa pensée, comme son maître Gassendi ; il ne la met point sur le compte de quelque ancien et ne l'en-

(1) C'est ce que certifie Monmerqué dans une lettre au bibliophile Jacob, qui la donne dans son Avertissement de l'éditeur, mis en tête de l'*Histoire comique.* « Il y a plus de vingt ans, écrivait de Monmerqué au bibliophile, que j'ai acquis un manuscrit des *États et Empires de la lune* du singulier Cyrano de Bergerac, dans lequel les passages retranchés et dont l'absence est indiquée par des points, se trouvent sans que le sens éprouve d'interruption. Je le publierai, dès que j'aurai achevé de payer mon tribut à Mme de Sévigné..... *Cyrano faisait partie d'une coterie prétendue philosophique*, avec d'autres littérateurs du temps, sur laquelle je lèverai quelques voiles..... Tout ce que je puis vous dire, c'est que *les passages retranchés dans les États de la lune*, outre certaines bizarreries propres à Cyrano, *sont les avant-coureurs de la philosophie du XVIIIe siècle*, dont les auteurs n'ont cherché qu'à nier et à repousser toutes les bases religieuses. » Qu'est devenu ce manuscrit? Car Monmerqué n'a pas fait, que je sache, d'édition de Cyrano. On pourrait impunément le donner au complet. Les endroits retranchés ne nous apprendraient rien sur ce que nous savons; ils ne feraient que le confirmer.

fouit pas sous une masse indigeste d'érudition, comme Gabriel Naudé; il nie ou il affirme nettement, sans ménagement, sans réticence, sans ambages, avec l'assurance d'un homme qui ne sait pas dissimuler ce qu'il croit ou ne croit pas. Aussi, quoique ses romans à la fois burlesques et philosophiques ne paraissent pas avoir été publiés de son vivant, mais avoir circulé seulement en manuscrit, il eut la réputation d'un libertin et d'un athée; et, quand il fut mort, la mystérieuse confrérie de l'Index fit une guerre infatigable à ses ouvrages, qui, cent fois réédités, disparaissaient toujours de la circulation (1).

Analysons rapidement le *Voyage dans la lune*, en n'insistant que sur le fonds philosophique. C'était une question de savoir si la lune était un monde comme le nôtre, question fort agitée au commencement du XVIIe siècle. Une nuit que Cyrano revenait à travers champs avec des amis, toute la compagnie fut émerveillée de l'éclat de la lune, alors dans son plein : de là, une suite intarissable de pointes et de facéties. Cyrano ne disait mot. On lui demanda ce qu'il pensait de la lune : « Moi, répondit-il d'un air grave et d'un ton doctoral, je pense qu'elle est un monde comme celui-ci, à qui celui-ci sert de lune. » Il fut interrompu par un rire général. « Ainsi, reprit-il, se moque-t-on peut-être dans la lune de quelque autre qui soutient que ce globe-ci est un monde. »

(1) *Avertissement de l'Éditeur*, par le bibliophile Jacob.

Telle fut, si nous en croyons Cyrano, l'occasion de son ouvrage. L'auteur suppose qu'il se transporte dans la lune, et parmi les moyens qu'il emploie pour faire ce voyage, il en est un, pour le dire en passant, qui offre de remarquables analogies avec la découverte de Montgolfier. Il s'adapte des ailes et des nageoires pour se diriger dans les airs, tandis que *de grands vases remplis de fumée* l'enlèvent et le portent jusqu'au globe lunaire. Je ne m'arrêterai pas à ses aventures, dont quelques-unes ressemblent à celles de Gulliver dans le pays des géants ; je m'en tiens aux idées ou apparences d'idées scientifiques et philosophiques. Cyrano ne se borne pas à parler des habitants de la lune, hommes géants qui ne peuvent croire que ce petit être appartienne à l'espèce humaine, ni qu'il vienne de la terre, cette lune privée d'habitants et de tout ce qui constitue un véritable monde. Il développe à ce propos ses opinions matérialistes avec autant de franchise et de hardiesse que le fera plus tard Diderot. Il n'y a rien en la nature qui ne soit matériel et la matière seule est éternelle. « Le premier obstacle qui nous arrête, écrit-il, c'est l'éternité du monde, et l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir et ne pouvant s'imaginer non plus que ce grand univers si beau, si bien réglé, pût s'être fait soi-même, ils ont eu recours à la création, semblables à celui qui s'enfoncerait dans la rivière de peur d'être mouillé par la pluie..... Cette éternité qu'ils ôtent au monde pour ne l'avoir pas

pu comprendre, ils la donnent à Dieu....., comme s'il était plus facile de l'imaginer dans l'un que dans l'autre..... Dites-moi, je vous prie, a-t-on jamais conçu que de rien il pût se faire quelque chose? Hélas! entre rien et un atôme seulement, il y a des proportions tellement infinies que la cervelle la plus aiguë n'y saurait pénétrer (1). »

Cyrano suppose donc, comme Gassendi, que le plus petit corps visible se sépare en une infinité de moindres corps invisibles, que ces atomes, dont l'univers est composé, sont infinis en nombre, très solides, très incorruptibles, très simples. Mûs selon leur nature et leurs dispositions, ils forment tous les objets qui frappent nos sens. Ce n'est point par hasard, comme on dit; car il n'est pas merveille que la matière, disposée d'une certaine façon, ait formé un chêne; la merveille serait plus grande si elle ne l'eût pas formé... Quand ayant jeté les dés sur une table, il arrive rafle de deux ou de trois, quatre et cinq, ou bien six et un, direz-vous: ô le grand miracle? A chaque dé, il est arrivé le même point, tant de points peuvent arriver: ô le grand miracle! Il est arrivé trois points qui se suivent: ô le grand miracle (2). » Ce n'est pas la franchise au moins qui manque à Cyrano. On pourrait seulement lui dire que si, après un très grand nombre de dés jetés au hasard, il sortait toujours le même point, il faudrait pour un pareil

(1) *Des États et Empires de la lune*, p. 101-102.
(2) *Id.*, p. 103.

résultat que les dés fussent pipés. Or, il semble bien que les dés dont la nature s'est servie dans la fabrique du monde, devaient être dans ce cas, et l'intelligence qui voit cette merveille, ne peut, à moins de renoncer à elle même, se persuader qu'elle se soit produite sans intelligence.

La matière donc est dans un roulement et un échange continuels ; et de plus elle paraît s'élever de progrès en progrès jusqu'à l'humanité. « Vous devez savoir, dit Cyrano, que, de la terre se faisant un arbre, d'un arbre un pourceau, d'un pourceau un homme, il est vraisemblable que tous les êtres dans la nature tendent au plus parfait, qu'ils aspirent à devenir hommes, cette essence étant l'achèvement du plus beau mixte et le mieux imaginé qui soit au monde, parce que c'est le seul qui fasse le lien de la nature animale avec la raisonnable, c'est ce qu'on ne peut nier sans être pédant, puisque nous voyons qu'un prunier par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce et digère le gazon qui l'environne, qu'un pourceau dévore ce fruit et le fait devenir une partie de lui-même; et qu'un homme mange ce pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi et fait vivre cet animal sous une nouvelle espèce. Ainsi cet homme que vous voyez était peut-être, il y a 60 ans, une touffe d'herbes dans mon jardin (1). Inutile d'insister sur ce matérialisme; et je

(1) Tout ceci est assez mal raisonné. Il y a un fait constant, c'est que tel amas de molécules qui formait le corps

termine par cette courte citation : « De dire que la nature a plus aimé l'homme que le chou (1), c'est que nous nous chatouillons pour nous faire rire. Étant incapable de passion, elle ne peut ni haïr ni aimer personne, et si elle était susceptible d'amour, elle aurait plutôt des tendresses pour ce chou qui ne peut l'offenser, que pour cet homme qui voudrait la détruire, s'il le pouvait (2). »

Cyrano met en doute, s'il ne nie pas résolument, l'immortalité de l'âme. D'abord, il se contente de répéter les assertions de Sénèque le tragique et de Lucrèce : « Dis-moi, celui qui n'est pas né, n'est pas malheureux. Or, tu vas être comme celui qui n'est pas né ; un clin d'œil après ta vie, tu seras ce que tu étais un clin d'œil devant ; et ce clin d'œil passé, tu seras mort d'aussi longtemps

d'un pourceau, d'un arbre, d'une herbe, entre maintenant dans la composition du corps d'un homme ou de tel autre être organisé. Mais il n'y a dans ce fait ni passage, ni progrès d'une espèce à une autre. Des molécules de matière, indifférentes en elles-mêmes à former un composé ou un autre, à devenir herbe, prunier, pourceau, homme, passent du corps d'une herbe, etc., dans celui de l'homme. Est-ce à dire que l'espèce luzerne devienne l'espèce homme? Et surtout n'est-ce pas sortir des considérations purement matérialistes que de supposer dans la nature une aspiration, je ne dis pas au changement, mais à un progrès quelconque? Et fera-t-on jamais sortir de l'idée des propriétés de la matière, l'idée du progrès?

(1) Pourquoi non, si l'on admet dans la nature une aspiration au plus parfait?

(2) *Des États et Empires de la lune*, p. 116. Idées analogues, *États et Empires du soleil*, p. 212, 222-223.

que celui qui mourut il y a mille siècles (1). » Rappelant ailleurs les arguments qu'on donne de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme, il les tourne en ridicule par ce discours d'un jeune philosophe lunaire : « Pour l'âme des bêtes qui est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vu qu'elle n'est, possible, qu'une harmonie des quatre qualités, une force du sang, une proportion d'organes bien concertés ; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle et immortelle, soit contrainte de sortir de chez nous par la même cause qui fait périr celle d'un bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps, quand il aurait un coup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade

(1) *États et Empires du Soleil*, p. 226. — C'est précisément ce que le professeur de Gabriel Naudé, Belurget, lui enseignait en expliquant un chœur des *Troyennes* de Sénèque ; et cette idée du néant de l'âme, après comme avant la vie, était assez répandue parmi les contemporains de Cyrano. « Il y a in *Troadibus*, écrit Gui-Patin, un chœur qui commence par *Verum est*, etc. Si vous le lisez, vous trouverez que c'est la religion de plusieurs personnes d'aujourd'hui, entre autres des princes, des magistrats, des supérieurs de religion, même de quelques médecins et philosophes... Les esprits éveillés comme la reine de Suède (Christine qui venait de se faire catholique), aiment de telles pointes et de ces subtilités qui passent le commun..... Feu mon père m'a appris que le gros M. Du Maine (Mayenne), chef de la ligue, disait que les princes n'avaient pas de religion qu'après avoir passé l'âge de 40 ans, quand ils deviennent vieux, cum *numina nobis mors instans majora facit* (lorsque la mort qui nous talonne rend les Dieux plus grands). *Lett.*, 443.

à travers le corps, d'abandonner aussitôt sa maison?... Et si cette âme était spirituelle et par soi-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence, quand elle est séparée de notre masse, que quand elle en est revêtue, pourquoi les aveugles nés, avec tous les beaux avantages de cette âme intellectuelle, ne sauraient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privés par le trépas de tous leurs sens?... Et enfin pour faire une comparaison juste et qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un peintre qui ne peut travailler sans pinceau; et je vous dirai que l'âme est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens... Cependant, ils veulent que cette âme qui ne peut agir qu'imparfaitement à cause de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instruments pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut fouetter les Quinze-Vingts qui font semblant de ne voir goutte (1). »

Ces pensées, quelque peu confuses, mais hardies, étaient le fruit naturel et inattendu de l'opinion de Copernic, renouvelée et affermie par Galilée. Du moment que la terre tournait autour du soleil, et non le ciel autour de la terre, elle perdait la place privilégiée que l'ancienne astronomie lui avait faite dans le système du monde,

(1) *États et Empires de la lune*, p. 119-120.

et il devenait ridicule de supposer que la lune, le soleil et tant d'astres n'eussent été faits que pour le service de l'homme. Si la terre n'était plus qu'un point dans l'infinité de l'univers, qu'était l'homme lui-même dans cette infinité d'êtres animés qui peuplaient ou pouvaient peupler ces milliards de mondes? Ces conséquences frappèrent vivement l'imagination de Cyrano, et il les exprima avec son insolence ordinaire. « Le vice-roi, écrit-il, me dit qu'il s'étonnait fort, vu que le système de Ptolémée était si peu probable, qu'il eût été si généralement reçu. — Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre, croit demeurer immobile et que le rivage chemine, ainsi les hommes tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'était le ciel qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles et pommer ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les planètes sont des mondes autour du soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse et parce que leur lumière empruntée ne saurait

venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que des globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes? Quoi! parce que le soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire pour cela, qu'il n'ait été construit que pour que nous ne nous frappions pas la tête contre les murs? Non, non, si ce Dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du roi éclaire par accident au crocheteur qui passe par la rue.—Mais, me dit-il, si, comme vous assurez, les étoiles fixes sont autant de soleils, on pourrait conclure de là que le monde serait infini, puisqu'il est vraisemblable que les peuples de ces mondes qui sont autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour un soleil, découvrent encore au-dessus d'eux d'autres étoiles fixes que nous ne saurions apercevoir d'ici, et qu'il en va de cette sorte à l'infini. — N'en doutez point, lui répliquai-je (1). »

On conçoit que Cyrano, avec un tel libertinage d'esprit, ait failli avoir maille à partir avec le curé de sa paroisse et avec le parlement de Toulouse qui aurait pu lui faire subir le sort de Vanini (2). Aussi en a-t-il gardé rancune aux docteurs, aux scolares (3); il attaque en toute rencontre les

(1) *États et Empires de la lune*, p. 37-38.

(2) Il fait allusion à ces démêlés, *États et Empires du soleil*, 44-45.

(3) C'est ainsi qu'il écrit ce mot, lequel est disparu de notre langue, et nous est revenu sous la forme anglaise de *scholar*.

théologiens et leurs raisonnements spécieux, et, quoique les choses se passent dans la lune, le voile est plus que transparent. Voici des docteurs qui ressemblent terriblement à ceux de notre planète : « Cette créance (que le petit être, que les hommes lunaires avaient d'abord pris pour un singe, était un homme comme eux), allait prendre racine, à force d'être confirmée, sans les docteurs qui s'y opposèrent, disant que c'était une impiété épouvantable de croire que non-seulement des bêtes, mais encore des monstres étaient de leur espèce (1). » Je passe sur leurs raisonnements, qui ne sont pas beaucoup plus singuliers que beaucoup de ceux qui ont cours dans notre monde ; et j'arrive à celui-ci qui les termine : « Voyez un peu outre cela comment ils (les prétendus hommes) ont la tête tournée vers le ciel. C'est la disette où Dieu les a mis de toutes choses, qui l'a située de la sorte. Car cette posture suppliante témoignait qu'ils se plaignaient au ciel de celui qui les a créés, et qu'ils lui demandent permission de s'accommoder de nos restes. Nous autres, nous avons la tête penchée en bas pour contempler les biens dont nous sommes seigneurs, et comme n'y ayant rien au ciel, à qui notre heureuse condition puisse porter envie (2). » Cyrano retourne donc avec dérision ces deux vers d'Ovide :

> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus,

(1) *Des États*, etc., p. 76.
(2) *Ibid.*, p. 77.

dont le sens est déjà dans Platon et dans Aristote, et qui ont été si souvent répétés sous des formes différentes. Il avait emprunté à Descartes et à Bacon (1) leur aversion pour les causes finales. Mais, quoique les théologiens et sorbonnistes aient abusé étrangement de ce principe, il n'en est pas moins solide en lui-même, ni moins naturel à l'esprit; et, dans le cas présent, il y a peut-être moins d'absurdité que ne le croit Cyrano, à supposer que la forme de l'homme est appropriée à sa fin, et que la station droite convient mieux que toute autre à l'animal intelligent.

Quoi qu'il en soit, je ne connais aucun écrivain du XVIIe siècle, qui ait attaqué aussi vivement que Cyrano les théologiens avec leur manière raisonneuse et fort peu raisonnable d'expliquer les choses naturelles. Il faut ajouter que cet homme, uniquement connu pour sa verve burlesque, a réclamé avec une rare énergie le droit de la liberté des opinions; et sans prétendre le comparer à Descartes, il faut reconnaître qu'il est sur ce point plus net et plus explicite que notre grand philosophe. Descartes, dans tous les cas, eût applaudi *in petto* à cette noble protestation : « Justes, dit un orateur lunaire, en prenant la parole pour le voyageur près d'être condamné, vous ne sauriez condamner cet homme, ce singe ou ce perroquet

(1) A Bacon, sans doute par l'intermédiaire de Gassendi, qui avait donné un résumé du *Novum Organum*.

pour avoir dit que la lune (la terre) (1) est un monde d'où il venait. Car, s'il est homme, quand même il ne serait pas venu de la lune, puisque tout homme est libre, ne lui est-il pas libre aussi de s'imaginer ce qu'il voudra? Quoi! pourriez-vous le contraindre à n'avoir pas vos visions ? Vous le forcerez bien à dire que la lune n'est pas un monde, mais il ne le croira pas pourtant. Car, pour croire quelque chose, il faut qu'il se présente à son imagination certaines possibilités plus grandes au *oui* qu'au *non*. A moins que vous lui fournissiez ce vraisemblable ou qu'il n'en vienne de soi-même s'offrir à son esprit, il vous dira bien qu'il croit, mais il ne croira pas pour cela (2). » Cyrano est impatient du joug de l'autorité, ennemi juré de l'intolérance des docteurs, et par suite peu favorable aux religions positives, que ces docteurs représentent et qui sont toutes plus ou moins intolérantes et tyranniques. Il pousse l'indépendance de la pensée jusqu'à la révolte. Il mérite donc une place, et non la moins honorable (3), dans cette revue des libertins ou des esprits forts qui se rencontrèrent, au début du siècle de Louis XIV, sur le chemin du dogmatisme religieux.

(1) Cette interprétation doit s'appliquer au mot de lune toutes les fois qu'il se rencontre dans ce passage.

(2) *Des États*, etc., p. 84-85.

(3) Il pourrait même être rangé parmi les martyrs de la libre pensée, si l'on doit ce nom à ceux qui sont morts, d'une manière quelconque, victimes de leurs opinions. Car sa mort pourrait bien être non un accident, mais un assassinat.

Ce que nous venons de dire de Cyrano, de Lamothe-Levayer, de Gui-Patin et de ses amis, Gabriel Naudé et Gassendi, prouve suffisamment que Rabelais et Montaigne avaient laissé de nombreux héritiers, et que les esprits forts ne manquaient pas sous Louis XIII et pendant la régence d'Anne d'Autriche et de Mazarin. Mais à l'exception de Cyrano, dont le matérialisme et l'incrédulité marchaient tête levée et flamberge au vent, on peut dire que le caractère de tous les libres penseurs d'alors est de n'aimer que pour eux-mêmes la philosophie et la liberté. Pourvu qu'ils se sentent déniaisés de la folie du siècle, ils sont contents ; « et possible, dit Lamothe-Levayer, que les plus avisés sont ceux qui, pour s'accommoder à l'usage, suivent librement et en riant les folies du commun (1). » Ils se gardent bien de vouloir répandre leurs opinions au dehors ; ils en jouissent comme des avares ou plutôt comme des gourmets, dans un petit cénacle d'intimes. Il semble qu'elles perdraient de leur prix, si elles devenaient communes, et qu'elles ne seraient pas si délicieuses, si elles n'étaient assaisonnées du droit de rire de la crédulité et de la sottise humaines, dont, pour son compte, on se croit émancipé. Tous ces sceptiques se font gloire de mépriser le vulgaire, c'est-à-dire à peu près toute l'humanité. « Plus je vois, dit Lamothe-Levayer, un sentiment éloigné du vulgaire, plus volontiers

(1) *Lettres sur la Providence.*

je lui tends les bras : Argumentum mihi pessimi turba est (1) ; le mot de *plebiscitum* me fait faire trois pas en arrière, et je ne crois pas qu'il y ait rien de si populaire que de se tromper (2). »

Voilà le secret de leur incurable faiblesse et de leur impuissance. Ils n'aiment vraiment ni la vérité ni la liberté ; car elles sont comme la justice, on ne les aime pas, quand on ne les aime que pour soi-même. Je dis plus : ils ont peur de la liberté, parce qu'ils ont peur de la lumière qui, en fait d'opinions, n'est autre chose que la publicité. Les journaux n'étaient pas, certes, bien terribles à cette époque. Voici ce qu'en pense un de ces esprits-forts : « M. Renaudot ne pouvait souffrir, dit Gabriel Naudé, que je blâmasse à tout moment sa gazette, et que je lui attribuasse une partie des maux qui nous tourmentent depuis quelque temps. Car elle fait les peuples trop savants, tant en leurs propres affaires qu'en celles de leurs voisins...; et pour moi, il ne me semble pas à propos que la menue populace sache tant de nouvelles. A quoi bon l'informer si ponctuellement des révoltes de Naples, des séditions de Turquie, de l'horrible attentat des Anglais ? et il s'en est peu fallu qu'on ne lui ait aussi raconté le détail des tumultes de la Moscovie. Certes on n'aurait garde de publier des nouvelles si contagieuses à Rome ou à Venise, parce que ces deux villes là sont bien mieux poli-

(1) Sénèque.
(2) *Or. Tubero*, p. 180.

cées que Paris (1). » Gui-Patin, qui ne se targuait pas de machiavélisme, comme son ami, n'avait pas de ces vues politiques; mais on comprenait alors si peu la liberté, que le *Journal des savants*, qui venait de se fonder, ayant critiqué le fils de Gui-Patin, notre libre penseur ne put le supporter et s'écria : « Voilà une violence qu'on n'a jamais vue (2). » Aussi approuve-t-il les paroles du président Lamoignon à ce sujet : « Ces gens-là se mêlent de critiquer; ils se feront bien des ennemis, et nous serons forcés de leur imposer silence (3). » Et de quoi s'agissait-il? De simples critiques philosophiques ou littéraires; et si nous en croyons Gui-Patin, ce n'était pas seulement son avis et celui de M. Lamoignon, c'était celui de tous les gens éclairés : « La république des lettres est pour nous, mais M. Colbert contre. » Les mots qui suivent sont curieux pour la connaissance du bon vieux temps. Gens de lettres et Pouvoir entendaient la liberté de la même manière : « Et si mon fils se défend, on dit qu'on l'enverra à la Bastille; il vaut mieux ne pas écrire (4). » Gui-Patin, si caustique, quand il s'agissait d'autrui, était fort chatouilleux quand il s'agissait de lui-même, de son fils ou de sa chère Faculté de médecine. Il n'y a point à ses yeux de peine assez grave contre les grimauds qui osent l'attaquer, ou lui-même, ou

(1) *Mascurat*, p. 289.
(2) *Lettres*, p. 669.
(3) *Ibid.*, p. 669.
(4) *Ibid.*, p. 666.

ce qui lui est cher. Quel cri de fureur contre Renaudot, qui avait pris la licence de critiquer je ne sais quel ouvrage de la sacro-sainte Faculté ! « Si ce gazetier n'était soutenu de l'Éminence, en tant que *nebulo hebdomarius* (1), nous lui ferions un procès criminel, au bout duquel il y aurait un tombereau, un bourreau et tout au moins une amende honorable. Mais il faut obéir au temps. Par provision, M. Moreau fait une réponse à ce second libelle... Je pense que le gazetier y sera horriblement traité, et comme il mérite, en attendant que le bourreau vienne à son rang tomber sur ce maraud (2). » Voilà comme on entendait la liberté de la pensée et de la presse; et toutes les libertés étant sœurs, on ne comprenait pas mieux la liberté politique. C'est avec le plus profond étonnement que Gui-Patin apprend le courage des Cromwellistes après le retour de Charles II : « On pend encore en Angleterre; mais c'est chose étrange : ces gens y meurent fort courageusement et comme martyrs de la liberté expirante de leur pays (3). » Et ailleurs : « Tous ces criminels sont d'étranges gens, *quos non pœnitet quidquam nec facti, nec mortis* (4). Ce sont des martyrs d'État et du temps. Il me semble qu'il faut être bien infatué (5). » A part ce libertinage

(1) Gredin hebdomadaire.
(2) *Lett.*, p. 211.
(3) *Ibid.*, p. 341.
(4) Ils ne se repentent ni de ce qu'ils ont fait ni de la mort.
(5) *Lettres*, p. 543.

d'esprit qu'on aimait, et dont on se targuait comme d'une marque de force intellectuelle et de supériorité sur le commun des mortels, on ne se souvenait de la liberté, on n'en sentait le prix, que lorsqu'on était soi-même victime de quelque acte arbitraire et tyrannique des puissances. Quand le fils de Gui-Patin est menacé de poursuites criminelles et se sauve à l'étranger (1), à cause

(1) Ce fils de Gui-Patin fut condamné par contumace aux galères, et sans appel. On ne sait vraiment pour quelle cause Colbert le fit poursuivre si impitoyablement. Les prétextes mis en avant sont dans cette lettre de Gui-Patin. « La plupart des juges ont reçu des lettres de cachet et de recommandation sur ce qu'on avait besoin d'un exemple. Mais à quoi peut servir cet exemple? Est-ce que, tandis que les Hollandais et autres impriment des livres d'histoire et principalement de la nôtre, dont les auteurs sont à Paris, on pourra ôter aux particuliers l'envie et la curiosité de lire ces nouveautés? Que ne punissent-ils les auteurs de ces livres? Que n'en empêchent-ils l'impression en Hollande ou qu'on n'en apporte en France? Tous ces livres sont vendus à Paris par des libraires du Palais ou de la rue St-Jacques. C'est faire venir l'envie de voir ces livres que l'on veut supprimer et cacher avec tant de rigueur : je m'en rapporte à ce que dit Tacite de Crémutius Cordus. C'est donc à bon droit que tant de gens demandent ce que Juvénal a dit quelque part de Séjan : *sed quo cecidit sub crimine?* Quel est ce grand crime? Qu'a fait cet homme pour être si injustement traité? On a nommé trois livres, savoir : un, plein d'impiété; c'est un livre huguenot intitulé l'*Anatomie de la Messe*, par Pierre Dumoulin, comme si l'Inquisition était en France. Paris est plein de ces livres et il n'y a guère de bibliothèques où l'on n'en trouve, et même chez les moines. Il y a liberté de conscience en France. Il est même permis à

de quelques livres défendus qu'il était accusé de posséder, Gui-Patin s'écrie alors : « Est-ce que nous avons en France l'inquisition ? Est-ce qu'il n'y a point liberté de conscience ? » Hélas ! non ; quoiqu'elle fût inscrite dans les Édits de pacification, elle n'existait pas plus que celle de la pensée et de la presse, contre laquelle nous venons de voir Gui-Patin se déchaîner avec tant de violence, parce qu'un journaliste l'avait piqué, lui et sa chère Faculté.

Les pyrrhoniens français tombèrent dans la même faute que ceux d'Italie aux XVe et XVIe siècles. Ils ne comprirent pas que le scepticisme n'est rien en soi et ne saurait avoir sa fin en lui-même ; que tout son usage est d'être une arme défensive et, au besoin, offensive contre les dogmatismes impérieux et oppresseurs, et que, lorsqu'il n'est pas l'instrument de l'esprit pour détruire les opinions dominantes et maîtresses en philosophie ou en religion, il n'a ni efficacité ni valeur propre ; qu'on ne peut, par conséquent, en faire le but de la raison et la fin de

un homme de changer de religion et de se faire huguenot s'il veut ; et il ne sera pas permis à un homme d'étude d'avoir un livre de cette sorte, car il n'en avait qu'un exemplaire. Le second était un livre, à ce qu'ils disent, contre le service du roi : c'est le *Bouclier d'État*, qui s'est vendu dans le Palais publiquement, et auquel on a imprimé ici deux réponses. Le troisième est l'*Histoire galante de la Cour*, qui sont de ces petits libelles plus dignes de mépris que de colère », p. 766.

la sagesse. Comme les philosophes italiens du XVe siècle, avec plus de moralité et moins de finesse, ils voulurent être les *dilettanti* de l'incrédulité, peu soucieux de l'ignorance et des ténèbres où vivait la foule, pourvu qu'ils en fussent eux-mêmes dégagés : égoïsme qui fut fatal aux uns et aux autres. La pensée italienne fut arrêtée court par la surveillance et les ombrages des princes et de la papauté, qui, faisant cause commune contre la Réforme, se retournèrent contre la libre pensée. Les cachots et des supplices obscurs eurent raison des esprits indépendants qui se permettaient d'avoir des idées ; l'on ne souffrit qu'un certain libertinage philosophique, peu redoutable, parce qu'il était l'absence de toute opinion sérieuse, et qu'il s'alliait parfaitement avec l'hypocrisie et avec le respect servile de l'autorité. On ne croyait rien, mais aussi l'on ne pensait rien : la domination de Rome et des principicules était assurée. La France, plus jeune et plus robuste de tempérament, éloignée d'ailleurs du foyer de corruption et de *malaria* intellectuelle, qui de Rome infectait toute l'Italie, ne tomba point à ce degré d'immoralité frivole et d'abjection hypocrite. Mais la libre pensée fut ajournée pour un siècle ; le mouvement cartésien avorta dans un augustianisme réchauffé ; les sceptiques furent réduits au silence ; la théologie reprit partout l'avantage ; et l'on put voir se renouveler, quatre-vingts ans après l'édit de Nantes, qui semblait avoir pacifié les

fureurs religieuses en France, quarante ans après les traités de Westphalie, qui, par notre intervention, avaient assuré en Allemagne la liberté de conscience, quelque chose de moins horrible peut-être, mais de plus odieux que la Saint-Barthélemy. Car ce qu'il y a au monde de plus odieux, ce n'est pas la violence, mais les absurdités et l'hypocrisie. Nos esprits forts n'avaient été, comme on les appelait, que des libertins. Ils avaient manqué de spontanéité, de courage et de désintéressement par infatuation d'érudits et par mépris du *profanum vulgus*. Aussi furent-ils impuissants à rien conjurer, parce que l'on n'est fort qu'autant qu'on a pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire cette vile multitude qu'ils regardaient du haut de leur savoir et de leur incrédulité. Un moment vint (et c'était justice) où ils furent forcés de cacher leurs opinions comme des crimes, de faire semblant de croire comme le sot et ignare populaire, et d'applaudir à des persécutions à la fois violentes et sournoises dont ils devaient avoir horreur.

La société française du temps de Richelieu et de Mazarin ne semblait pourtant guère disposée au fanatisme. On l'aurait crue plutôt voisine de l'impiété. Bossuet nous apprend par l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague, que cette princesse avait poussé l'incrédulité jusqu'à l'athéisme. Nous voyons encore, par l'oraison funèbre de Condé, qu'il se crut obligé, à la fin de sa vie, de déclarer qu'il n'avait jamais eu le moindre doute sur la

religion et ses mystères. Il fallait bien pourtant qu'il eût donné lieu de penser qu'il ne croyait pas même en Dieu. Car en apprenant qu'il est malade, Gui-Patin écrit : « Belle âme devant Dieu, s'il y croyait. » Le chevalier de Méré, qui faisait si grand cas d'Épicure, le prince des philosophes pour les incrédules de ce temps-là, était probablement de ces galants hommes dont le libertinage d'esprit irritait Pascal. Et que d'autres on pourrait citer ! Qui croit, par exemple, à la foi de l'auteur des *Maximes*, malgré son pessimisme presque janséniste ? Etait-elle de meilleur aloi que celle de ce Des Barreaux dont l'impiété « pestilente » a étonné et scandalisé jusqu'à Gui-Patin (1) ? Le Père Garasse, on le sait, voyait des athées partout, au commencement du siècle ; et le Père Mersenne, un peu plus tard, n'en comptait pas moins de 30,000 dans Paris seulement. Il y a là, sans doute, de l'exagération ; mais les sceptiques qui poussaient le libertinage jusqu'à l'athéisme, devaient être assez nombreux, même dans les premières années du règne personnel de Louis XIV. Car, à propos de la guerre d'Italie, Gui-Patin nous conte cette singulière anecdote : « M. de Roquelaure a proposé de bons moyens d'envoyer une grande armée en Italie, à savoir que M. de Lian-

(1) Si Mme de Lafayette revient, après la mort de Larochefoucauld, son amant, à des sentiments religieux, c'est que sans doute, pour parler le langage du temps, elle en avait été jusque-là assez déniaisée : ce qui suffirait pour prouver que le maître de son cœur l'était encore plus.

court fournirait 20,000 jansénistes, M. de Turenne 20,000 huguenots, et lui 10,000 athées. Voilà 50,000 hommes, ajoute Gui-Patin, qui n'épargneront pas le pape (1). » Et ces incrédules de haute condition se portaient parfois à d'étranges scandales, comme nous le voyons par de Retz et par Mme de Motteville. Non-seulement « les chansons de table n'épargnaient pas toujours Dieu » ; mais on vit des impiétés qu'on croirait d'un autre temps. Un jour que des jeunes fous, amis du coadjuteur, MM. de Brissac, de Vitry, de Mathra et de Fontailles, « revenaient de dîner chez Coulon, ils virent venir un convoi funèbre et le chargèrent l'épée à la main, en criant au crucifix : Voilà l'ennemi. »

Ainsi la liberté de la pensée dégénérait en impiétés sacrilèges, comme la Fronde avait tourné en saturnales et en mascarades, parce qu'on ne savait être libre ni philosophiquement, ni politiquement, faute de convictions fondées et de solides principes. C'est ce qu'il ne faut jamais oublier en appréciant les doctrines de la seconde moitié du XVIIe siècle, où la liberté est toujours sacrifiée à l'autorité, tant dans l'ordre des choses intellectuelles que dans celui de la politique : la licence est toujours et en tout la mère du despotisme.

(1) Gui-Patin, *Lettres*, p. 603.

Caen, Typ. F. Le Blanc-Hardel.

NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

OF MICHIGAN

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD